

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CHRONIQUE TRIFLUVIENNE.

V

M. de Montmagny, gouverneur-général, était parti en toute diligence, avec une barque armée et quatre chaloupes. Le Père Vimont, supérieur des Jésuites, l'accompagnait. Comme la barque marchait lentement, il prit de l'avance avec les chaloupes et apparut aux Trois-Rivières le 10 du mois, plus tôt qu'on ne l'y attendait.

A cette vue, les Iroquois dispersés sur le fleuve se rejetèrent dans leurs retranchement, mais telle était leur haine contre les Algonquins qu'ils en sortirent immédiatement, sous les yeux de M. de Montmagny, et saisirent un canot dans lequel ils tuèrent une femme et prirent un homme. Ni Piescaret, qui était aux Trois-Rivières, ni aucun Algonquin de marque, ne semblent avoir cherché à venger immédiatement ces injures. Il est vrai que les ennemis étaient nombreux et que les Français demandaient avec instance le maintien de l'ordre et l'emploi de toute la patience possible. Les Algonquins, si braves, si indisciplinés, pouvaient à tout moment compromettre une situation déjà fort grave.

Les quatre chaloupes allèrent mouiller devant le Platon, à une portée de mousquet du fort.

En signe de bon accueil, les Iroquois, dont les embarcations étaient toujours courant sur le fleuve, tirèrent une quarantaine de coups de feu, et expédièrent deux canots pour les parlementaires, le Père Ragueneau, Nicolet, Marguerie, Normanville, qui y prirent place et se dirigèrent vers le fort de la rive sud.

C'était bien un fort, aussi facile à défendre que malaisé à prendre, on le verra. Les principaux Iroquois s'y tenaient assis en rond, silencieux, et reçurent parfaitement les délégués qu'ils firent asseoir sur des boucliers, en qualité de médiateurs. Puis, on amena Normanville et Marguerie.

Le cérémonial consistait à faire voir aux Français deux de leurs

compatriotes captifs, que les bons Iroquois avaient à cœur de leur rendre. Pour cela, Normanville et Marguerie étaient liés, mais légèrement, et on les avait mis dans une position qui indiquait qu'ils étaient l'objet principal de la conférence.

“ Ces deux jeunes hommes que vous voyez, dit un orateur, ne sont plus Français; ils sont Iroquois; le droit de la guerre les a fait nôtres. Cependant, dans quelques minutes, ils seront Français. Disons plutôt qu'ils seront Français et Iroquois tout ensemble, car nous ne serons plus qu'un peuple.” Disant cela, il brise les liens des deux captifs et les jette par dessus la palissade en s'écriant: “ Que la rivière les emporte si loin qu'il n'en soit plus jamais parlé ! ”

Faisant ensuite approcher deux paquets de peaux de castor, il dit: “ Je ne veux pas vous rendre nus à vos frères, voilà de quoi vous habiller chacun.”

Les discours des Sauvages étaient accompagnés de pantomimes qui marquaient l'action exprimée par les paroles. C'étaient des représentations théâtrales très-curieuses, surtout lorsqu'il se rencontrait un orateur exercé. On en a vu jouer leur rôle de la sorte pendant deux heures et offrir constamment un spectacle nouveau à l'auditoire.

“ Non-seulement vos coutumes seront nos coutumes, mais nous serons si étroitement unis que nos mentons se revêtiront de barbe comme les vôtres.” Et celui qui parlait ainsi passait ses mains sur la figure du Père Ragueneau.

Finalement, il mit placer un collier en rond sur la terre: “Voici la maison que nous aurons aux Trois-Rivières quand nous y viendrons traiter avec vous; nous y fumerons le calumet sans crainte puisque nous aurons Ononthio pour frère.”

Ils expliquèrent aussi pourquoi Normanville et Marguerie n'avaient pas eu la permission de retourner plus tôt dans leur foyers: il fallait que ces deux captifs allassent consoler les nations iroquoises par leur présence, attendu que celles-ci avaient toutes de l'affection pour les Français.

Voilà, à peu près, quel était le fond des discours de Sauvages dont on a fait un objet d'admiration. Peu d'individus parmi eux avaient de l'éloquence. Ils employaient adroitement certaines images empruntées à la nature, et ils gesticulaient autrement que les Français. Leurs arguments étaient la plupart du temps de simples enfantillages, présentés avec une pompe et un luxe de périphrases qui les relevaient sans les rendre plus solides. Ils brillaient plus dans la réplique et la répartie que dans aucun genre.

Il fallait bien se montrer satisfait de tant de démonstrations

d'amitié puisque, toutes mensongères qu'elles fussent, on finissait par retirer Marguerie et Normanville des griffes de ces barbares, ce qui était le point principal.

Le Père Ragueneau et Nicolet promirent aux Iroquois que le gouverneur-général irait les voir le lendemain. On se sépara ainsi avec l'entente que la paix serait négociée sans retard.

Comme les Français embarquaient dans les canots qui devaient les ramener aux Trois-Rivières, un chef Iroquois, se donnant l'air d'avoir oublié une recommandation importante, leur cria qu'il les suppliait de cacher les haches de guerre des Algonquins et des Hurons tant que dureraient les conférences. Cette peur hypocrite ne trompa personne, ni d'un côté ni de l'autre, et elle était telle que, les Français à peine rentrés aux Trois-Rivières, les Iroquois attaquèrent quatre canots algonquins qui revenaient de la chasse chargés de pelleteries. Les hommes se sauvèrent à la nage ; une pauvre femme et son enfant furent capturés avec le contenu des embarcations, sous les yeux de M. de Montmagny. Ce procédé montrait combien peu il fallait compter sur la parole de pareils traîtres.

Le lendemain, 11 juin, le vent et la pluie retinrent les Français aux Trois-Rivières.

VI

M. de Montmagny sentait bien que les Iroquois n'ignoraient pas qu'ils s'étaient mis dans une fausse situation, le 10, en commettant les excès en question, mais il crut devoir n'en rien faire paraître. En conséquence, le temps étant redevenu propice, il partit le 12, avec soixante et cinq hommes bien armés et alla se poster en face des retranchements iroquois, comme pour les saluer. Ceux-ci, avouant par le fait même, la perfidie qui les animait, n'osèrent s'approcher. Ils poussèrent un canot vide dans la direction des chaloupes, en invitant par des cris les Français à se diriger vers eux. Tout ce manège en disait plus qu'il ne fallait. D'ailleurs M. de Montmagny savait de source certaine que le complot était tramé de se saisir de lui, du Père Ragueneau et de Nicolet, aussi refusa-t-il de laisser embarquer personne dans le canot parlementaire.

Après beaucoup d'hésitation, les chefs iroquois s'avancèrent. On échangea des présents, selon la coutume, c'est-à-dire que chaque partie d'un discours était marqué par un cadeau qui était sensé parler au nom de ceux qui l'offraient. Ils revinrent avec adresse sur leur première demande relativement aux arquebuses, mais ce fut en vain, car le gouverneur ne voulut même pas régler la paix avec eux sans y inclure les tribus amies des Français.

Sur le refus formel des Iroquois d'accepter ce point, on feignit de l'abandonner et de se contenter d'une paix à leur guise demandant seulement que l'on commençât par délivrer les Algonquins capturés récemment.

Ce fut le signal du désaccord. Le masque était levé. Il n'y eut plus moyen de s'entendre. M. de Montmagny se retira.

Comme il mettait pied à terre aux Trois-Rivières, la barque armée qui venait de Québec arriva, toutes voiles dehors, en vue des Iroquois. Ceux-ci, ne pouvant plus cacher leurs mensonges et voyant ce déploiement de forces, prirent tout à coup une attitude martiale. Au milieu d'un va-et-vient qui montrait qu'ils se préparaient au combat, ils se mirent à injurier les Français, ce qui décida M. de Montmagny à passer la nuit sur le fleuve, pour épier leurs mouvements et les repousser au besoin.

Le lendemain matin, il leur envoya des parlementaires, qu'ils chassèrent avec des menaces et en arborant la chevelure d'un Algonquin pris sur les lieux.

Sans plus tarder, les pièces de fonte de la barque et les pierriers des chaloupes ouvrirent un feu vigoureux sur leur fort. La journée se passa, mais les Iroquois ne sortirent pas pour attaquer, comme on s'y attendait vu leur nombre. Au contraire, tandis que leurs arquebusiers tiraillaient près du rivage, ils firent leurs préparatifs de retraite, et la nuit venue, sans que les Français s'en aperçussent ils décampèrent pour se retirer dans un second fort, qu'ils avaient eu la précaution de construire à un quart de lieue plus haut, vers la rivière Godefroy, dans les bois, et dont les Français ignoraient l'existence. Ce second fort était tellement bien fait qu'il pouvait résister aux balles et aux boulets.

Comme ils tenaient du feu allumé dans le premier fort et que les tireurs y étaient demeurés pour faire le coup de feu, on ne comprit que très-tard, le lendemain, ce qui s'était passé. Les Français ne perdirent pas une minute, ils entreprirent de les relancer jusqu'à l'autre fort, mais aussitôt, les tirailleurs iroquois, sortant du premier fort et s'abritant avec adresse derrière les arbres de la forêt, couvrirent la retraite du reste de leurs gens en visant au plus près et en reculant à propos. Les soldats et les volontaires furent tenus en échec. La nuit acheva de protéger les Iroquois. Ils disparurent sans avoir éprouvé de pertes sérieuses quoiqu'ils eussent été grandement effrayés par l'artillerie.

Un jeune Algonquin prisonnier, qui réussit à s'enfuir durant cette retraite, rapporta que les canons les frappaient de terreur et qu'ils n'auraient pas osé résister en rase campagne, mais " d'en tuer beaucoup, dit la *Relation*, c'est ce que les Français ne doivent.

pas prétendre, d'autant plus qu'ils courent comme des cerfs, ils sautent comme des daims, ils connaissent mieux les êtres de ces grandes et épouvantables forêts que les bêtes sauvages qui les ont pour demeure."

Les canots iroquois avaient été transportés par terre durant la nuit et cachés à la rivière Godefroy. Ce moyen de fuite, contre lequel les chaloupes ne pouvaient rien, les sauva aisément. Ils abandonnèrent leur second fort, se répandirent par bandes sur le lac St. Pierre, et c'est comme par miracle que le Père de Brebeuf, qui descendait des missions huronnes, pût échapper à l'une de leurs embuscades et atteindre les Trois-Rivières.

En même temps, M. de Montmagny eut le chagrin d'apprendre par des Hurons fugitifs que la flottille de traite dont ils formaient partie avait été pillée par les Iroquois, et plusieurs de leurs compagnons pris ou tués. Cela n'ôta point, cependant, le courage aux PP. Menard et Ragueneau, qui tentèrent, peu après, de remonter le fleuve, mais qui rebroussèrent chemin devant l'impossibilité de l'entreprise.

Dans l'automne, deux cents Iroquois s'approchèrent des Trois-Rivières, avec l'intention évidente d'inquiéter la place tout l'hiver, mais la mort de deux de leurs capitaines, fit changer ce projet et ils retournèrent dans leurs cantons. Malheureusement, une escouade d'Algonquins qui fuyaient les Trois-Rivières par la crainte des Iroquois, tomba dans une de leurs bandes et fut détruite. Les dernières nouvelles portaient que sept cents Iroquois se préparaient à assiéger les Trois-Rivières l'année suivante.

Après l'humiliation que les Français venaient de subir en voyant échapper de leurs mains les maraudeurs dont les courses continuelles entravaient l'avancement de la colonie, le gouverneur-général fit des efforts pour qu'on lui envoyât de France des secours et des hommes capables de protéger les colons, mais ceux qui représentaient la compagnie des Cent-Associés n'avaient en vue que les profits immédiats de la traite encore très-abondante dans le bas du fleuve, et ils ne s'occupaient nullement de la fondation d'une "Nouvelle-France" comme il avait été stipulé en créant cette puissante compagnie qui avait le monopole du commerce du Canada. Les secours de la mère-patrie se firent attendre deux ou trois ans, et encore ne vinrent-ils que dans une minime proportion, juste assez pour ne point laisser les Iroquois consommer la ruine des établissements français, mais pas suffisants pour inspirer de la confiance aux pauvres colons.

VII.

Les noms de Normanville et de Marguerie se rencontrent, peu après leur retour aux Trois-Rivières dans des actes publics. Le 10 août 1641, M. de Montmagny accorde à Normanville un lot de terre près du fort des Trois-Rivières, et vers la fin du même mois, Marguerie assiste au mariage de sa sœur avec Jacques Hertel. Telle était l'existence des premiers Canadiens. A peine délivrés des plus terribles périls, ils se remettaient à défricher, se mariaient et comptaient sur l'avenir, sur la grâce de Dieu.

Il a été fait mention de Piescaret, plus haut. Ce guerrier célèbre était un Algonquin de la nation de l'île des Allumettes. Dès 1637 et 1639 sa famille est nommée au registre des Trois-Rivières. L'année 1641 est celle où il reçut le baptême. Disons un mot de cet événement.

En décembre 1640, janvier et février 1641, il y avait aux Trois-Rivières un rassemblement considérable de famille sauvages retenues là par la terreur qu'inspiraient les Iroquois. Entre ceux qui étaient chrétiens et ceux qui refusaient de se convertir, il y avait souvent de vives controverses. Piescaret, qui s'était fait instruire, voulut recevoir le baptême solennellement, afin de produire un meilleur exemple. Il réunit donc les siens et leur déclara fermement son dessein, exposant pourquoi il embrassait le christianisme. "Je ne suis pas un enfant, leur dit-il, je sais ce que je fais. La doctrine qu'on m'a enseignée me semble si belle et si véritable, que quand bien tout le monde la rebuterait, je m'y rendrais de tout mon cœur." Le lendemain, il alla autour des cabanes et fit le cri public, afin d'être entendu de chacun, selon la coutume; il répéta qu'il maintenait sa détermination. Ceci monta la tête à quelques païens, qui ne pouvant lutter autrement contre Piescaret, firent courir le bruit qu'il avait perdu l'esprit ou qu'il avait été acheté par les Français, à cause de sa renommée. Mais celui-ci lança un autre cri public, rassembla tous les Sauvages à la porte de l'église (extrémité Est de la rue des Casernes) et fit appeler le Père Buteux. Le discours qu'il prononça en cette occasion nous a été conservé: "Ecoutez, jeunesse, peut-être que quand vous me voyez à la porte de cette église vous dites dans vos cœurs: "voilà qui va bien; Piescaret va être l'ami des Français; il nous sera favorable; il ne manquera pas de belles robes; il aura des vivres en abondance. Voilà peut-être vos pensées, mais vous vous abusez. Sachez que Piescaret ne se fait pas chrétien pour aucune considération humaine, c'est pour éviter les feux de

l'autre vie, c'est pour être parent de Dieu, c'est pour aller, un jour, au ciel : voilà les desseins de Piescaret."

Après cela, il se jette aux pieds du Père Buteux et reçoit le baptême. J'ai copié au registre de la paroisse l'acte suivant : Anno Domini 1641, die 30 januarii, Ego Jocabus Buteux, Societis Jesu, vices agens parochi ecclesiæ quæ est ad Triaflumina sub titulo Beatæ Virginis Conceptæ, baptisavi solemniter Sylvestrem patrio idioma Ketimagiaisitis, (1) vulgo Piescaret, annum agentem 50, —sufficienter doctrinæ christianæ rudimentis instructum ; huic nomen Simonis impositum est ab Francisco Champflour hujus arcis moderatore.

La suite nous fera voir que Simon Piescarat fut non-seulement un bon chrétien,—sauf de légères incartades,—mais encore un grand guerrier et un ami sincère des Français.

L'année 1641 est encore remarquable aux Trois-Rivières pour l'alliance qui fut faite entre les Algonquins et les Abénaquis. Le hasard en fut la première cause. Un capitaine algonquin, nommé Makeabicktchiou, qui avait causé beaucoup de trouble aux Trois-Rivières depuis quelques années, s'était retiré sur la rivière Kénébec, et dans le cours de l'hiver 1640-41, un Abénaquis ivre l'avait assassiné. La coutume exigeait une amende honorable de cette mort, et comme les parents du défunt résidaient aux Trois-Rivières, deux Abénaquis avaient été députés à cette fin. Ceux-ci prirent avec eux, à Québec, quelques Algonquins de leur connaissance qui avaient du poids auprès des gens des Trois-Rivières où ils avaient autrefois demeurés, et se joignirent à l'escorte des PP. Breuef et Raguenaud qui partait de Québec, vers la fin de juin. Les envoyés furent assez mal accueillis aux Trois-Rivières, où leur présence contribua, en outre, plus qu'il n'était nécessaire à accroître les embarras du moment. On voulut même les mettre à mort, mais sur l'observation que le meurtre de Makheabicktchiou avait été causé par l'ivrognerie et qu'il n'était le fait que d'un individu isolé, les ressentiments se calmèrent. On finit même par conclure un traité de paix qui marque, à partir de cette date, la longue alliance des Algonquins et des Abénaquis. Cependant ces derniers ne vinrent demeurer au Canada que cinquante-neuf ans plus tard.

VIII.

Il est tout naturel que les incidents de la vie de certains Sauvages nous intéressent. Ces individus appartiennent à l'histoire du

(1) On me donne comme suit la traduction de ce nom : "Il se fait malheureux, ou celui qui se fait malheureux par sa propre volonté."

lieu où ils vécurent, ils s'y rattachent tout autant, et parfois plus, que certain Français dont on se plaît à connaître et à consigner les noms dans les récits.

Ces sauvages étaient les habitants du sol où sont venus s'établir nos ancêtres; c'est avec eux que ces derniers ont eu à compter principalement. Tel chef algonquin a été un personnage aussi important que n'importe quel commandant ou traiteur français. Les écarter serait omettre un côté de la physionomie de l'époque, par conséquent tronquer l'histoire. Les traits en apparence isolés et sans suite que je cite d'eux sont comme autant d'aperçus sur l'existence des blancs et des Indiens au commencement de la colonie. Ce sont des peintures de mœurs. D'ailleurs, quand ces épisodes n'auraient que le mérite de nous transmettre le souvenir des hommes qui exerçaient de l'influence sur les tribus, ce serait déjà suffisant pour motiver leur insertion dans cette chronique.

Par exemple, pourquoi ne pas dire un mot de Matawan le jongleur, de La Perdrix l'esprit fort, de Paul Niakeapinat le premier Attikamegue baptisé, de Teouatirhon et Ariethona, les deux premiers Hurons instruits aux Trois-Rivières? Nous avons vu Esrouachit jouer le principal rôle dans une crise qui faillit amener le massacre de tous les Français. Faut-il négliger Batiscan qui eut tant de rapports avec les missionnaires et les traiteurs et qui a laissé son nom à l'une de nos paroisses les plus florissantes? Et Macabo, Nepagabiscou, Trigatin, tous de la même famille, qui, de 1627 à 1642, ont servi d'intermédiaires entre les jésuites, les officiers du poste et leurs compatriotes. Makeabistichiou n'est-il pas une figure notable par son talent, l'embarras qu'il cause, le prestige dont il est entouré, et enfin le coup de sa mort qui eut pour résultat l'alliance si vantée des Abénaquis et des Algonquins, aux Trois-Rivières même. Pourquoi ne pas accorder sa place à Capitaneau, caractère sympathique et fidèle, qui invoqua avec succès la fondation d'un fort aux Trois-Rivières. Pouvons-nous oublier Nenaskoumat et Etinechkaouat, les premiers de leur race dans la culture européenne? Pachirini et sa famille ont vécu un siècle dans l'amitié des Français. Piescaret, guerrier célèbre, et d'autres noms du temps, réclament au moins une mention dans ces pages.

Il nous reste des exploits de Piescaret des traditions assez claires.

Vers l'époque dont je parle, il était regardé comme le plus grand chef de guerre des tribus algonquines. Dans une course qu'il entreprit un jour pour fuir les gens de tout un canton iroquois qui le poursuivaient, il tourna ses raquettes bout pour bout, de sorte qu'il paraissait, à voir sa piste, marcher vers le sud, tandis qu'il se dirigeait au nord. Trompés par ce stratagème, les

ennemis lui tournèrent le dos, croyant courir après lui. Il les suivit et assomma leurs trainards.

Dans ces guerres où les privations demandaient une force physique supérieure, où l'adresse et la ruse remplaçaient le génie, et où l'art de dresser des embuscades était si nécessaire, Piescaret n'avait pas de rivaux. Alerté et robuste, il prenait les originaux à la course, et il s'attaquait à plusieurs hommes à la fois sans paraître en compter le nombre.

Il partit seul, un jour, et alla se cacher dans un village iroquois, à plus de cinquante lieues des Trois-Rivières, sa demeure ordinaire. Le soir venu, il sortit de sa cachette, et pénétra dans une cabane, cassa la tête à une famille entière, puis se retira dans une pile de bois de chauffage, non loin de là. L'émoi se répandit partout, mais impossible de découvrir le meurtrier. La nuit suivante, il en fit autant dans une autre cabane, n'oubliant pas de lever les chevelures, il retourna dans la même retraite. La troisième nuit, tout le village était sur ses gardes, pourtant, il sortit encore et ouvrit la porte d'une maison où quelques hommes veillaient à demi pour prévenir une attaque. Avançant le bras, il fendit la tête du guerrier le plus proche et prit la fuite, ayant tous les autres sur les talons. Comme il était agile et dispos, il prit les devants pour les fatiguer, courut toute la journée, et, à la nuit tombante, trouvant un tronc d'arbre creux en bonne position, il s'y glissa. Ceux qui le poursuivaient commençaient à douter de pouvoir l'atteindre. Ils campèrent près de lui, firent du feu et s'endormirent. Profitant du bon moment de leur sommeil, Piescaret s'avance sans être vu ou entendu, leur casse la tête à tous, lève leurs chevelures, et s'en retourne tranquillement chez lui avec ces trophées.

Dans une autre occasion, il chargea quinze fusils avec des balles ramées, c'est-à-dire enfilées d'un gros fil d'archal, et les déposa au fond d'un canot dans lequel il s'embarqua avec quatre compagnons. Ce canot isolé, monté par cinq hommes, qui semblaient occupés à la pêche au milieu du fleuve, au large de l'embouchure de la rivière Sorel, parut une proie facile à cinq canots iroquois embusqués dans le voisinage. En peu de temps, Piescaret se vit cerné et obligé de se rendre, ce qu'il exécuta prestement. A peine était-il à portée des canots qui l'enveloppaient que, saisissant ses armes, il fit feu de toutes parts avec ses hommes et creva les frêles embarcations d'écorce de ses ennemis qui n'eurent de ressource que de se sauver à la nage. On en assomma tant qu'on put, d'autres se noyèrent, et Piescaret amena le reste pour divertir son village.

Ces actions extraordinaires, et plusieurs autres de même nature, dit Nicolas Perrot, le rendirent redoutable chez l'Iroquois.

C'est sur cet homme que tombait la tâche de sauver la race algonquine, si elle eût pu être sauvée. Disons à sa louange que, malgré l'indiscipline dont ses compatriotes faisaient si souvent preuve, malgré la terreur du nom iroquois, enfin malgré l'insuffisance des secours fournis par les Français, il tint tête et fut la dernière digue qui s'opposa au torrent dévastateur des Cinq-Nations. Lui mort, toutes les issues furent ouvertes; la destruction totale des fiers Algonquins et des puissants Hurons ne prit que deux années.

Presque en même temps que Simon Piescaret était baptisé aux Trois-Rivières, un chef huron d'une haute renommée se faisait chrétien, au Saut Sainte-Marie. La conversion d'Eustache Ahatsistari avait eu un effet immense sur sa tribu qui s'empressa d'imiter son exemple. Les Hurons le citaient comme le premier guerrier du Canada, mais Piescaret balançait sa gloire. Tous deux étaient aussi vaillants et devaient leur prestige à des prouesses personnelles, ce qui s'explique fort bien chez des nations où l'on faisait la guerre sans ordre, par petites bandes, ou plutôt chacun pour soi. Les capitaines iroquois, au contraire, pouvaient briller par leur vaillance et par leurs conseils, puisque leurs guerriers se soumettaient à une règle qui, sans être toujours suivie, avait du moins l'avantage de se faire sentir à certaines heures critiques.

L'été de 1641, Ahatsistari se voyant en face d'une flottille iroquoise, sur le lac Ontario, ne voulut pas s'enfuir comme ses compagnons, mais il ramena ceux-ci et tous ensemble fondirent sur l'ennemi stupéfait de tant d'audace, car ils étaient en petit nombre. Ahatsistari sautait d'un canot à l'autre, le faisait chavirer, promenait son casse-tête sur tout ce qui se présentait et finit par mettre presque tous les Iroquois hors de leurs canots. Alors nageant d'une main, il allait de l'un à l'autre, et le terrible casse-tête faisait son œuvre. Quand il eut terminé cette besogne, il monta dans son canot, poursuivit ceux qui s'étaient échappés et les fit prisonniers. En un mot, dit la *Relation*, la vie de cet homme n'est qu'une suite de combats, et depuis son enfance ses pensées n'ont été qu'à la guerre.

S'il eut pu vivre aussi longtemps que Piescaret, sa nation n'aurait peut-être pas été frappée de terreur si complètement qu'elle le fut quand éclata la crise qui devait l'emporter.

BENJAMIN SULTE.

(à continuer)

M. THIERS

IV

(suite)

“ Nous n'avons pas besoin, continue la biographie de M. Thiers de rappeler ce qu'il a été depuis 1871 ; tout le monde sait avec quelle netteté et avec quelle fermeté d'esprit il a su distinguer la seule voie qui restât ouverte à la France et avec quelle résolution il s'y est engagé. La gloire de M. Thiers sera d'avoir su faire adopter par l'Assemblée, au lendemain de désastres sans précédents, une politique de conciliation. Quand la trêve des partis fut acceptée, et nonobstant la tragique période de la Commune, M. Thiers affirma avec la conviction du bon sens et de l'exacte appréciation des choses que “ la République étant le gouvernement qui nous divise le moins, ” devait rationnellement devenir le régime définitif et accepté de la France régénérée. Cette opinion de M. Thiers se traduisit dans son mémorable message du mois de novembre 1872. La France se souvient encore des clameurs que souleva dans les rangs de la droite le manifeste présidentiel, des débats qui s'en suivirent et de la crise qui faillit à ce moment aboutir au résultat obtenu plus tard, le 24 mai 1873.”

Ces appréciations louangeuses ne sont rien moins que justes. Les événements n'ont pas prouvé que M. Thiers ait su trouver la seule voie qui restât ouverte à la France. Il a, au contraire, conduit le pays dans une impasse de laquelle nul ne peut dire, à l'heure présente, comment il sortira. Beaucoup de bons esprits, ne comptant plus sur la résolution des hommes, n'ont d'autre espoir qu'en l'intervention de la Providence. Lorsqu'un peuple est réduit à cette extrémité, il n'est pas vrai de dire qu'on l'ait conduit dans la seule voie qui lui restât ouverte.

Il n'est pas plus vrai de dire que “ la gloire de M. Thiers sera d'avoir su faire adopter par l'Assemblée la trêve des partis. “ Cette

trève fut un leurre pour les monarchistes, et pas autre chose. M. Thiers en profita pour tirer tout vers lui, en disant que puisqu'aucun parti n'était assez fort isolément pour établir la monarchie, il fallait prendre patience et garder ce qu'on avait, en attendant qu'on pût avoir ce qu'on désirait. Or, la trève des partis, fondée sur une négation, ne pouvait aboutir qu'au *statu quo*, M. Thiers conservant le pouvoir. Pour en arriver là, il avait suivi la même tactique que dans la réunion de la rue de Poitiers : concilier en apparence, au fond entretenir les divisions. C'est ainsi que M. Thiers a pu dire un jour : " Puisque vous ne pouvez pas faire une monarchie, faisons la République, c'est le gouvernement qui nous divise le moins."

Lafayette, si l'on en croit certains historiens qui attribuent à ce brouillon politique plus de jugement qu'il n'en avait, Lafayette aurait prononcé ce mot longtemps avant M. Thiers. Mais qu'il ait passé par la bouche d'un seul ou par la bouche de l'un et de l'autre, il n'en est pas plus vrai pour cela. A quoi sert en effet que la République soit le gouvernement qui divise le moins, si ce n'est pas en même temps celui qui rapproche le plus ? Dira-t-on que la République implantée par M. Thiers n'a pas créé de nouvelles divisions et qu'elle a effacé les anciennes ? Ce serait une moquerie, car les divisions sont aujourd'hui plus profondes que jamais. Il serait superflu de s'appesantir sur un fait qui frappe les yeux de quiconque ne veut pas les tenir fermés.

Que veut dire le biographe enthousiaste par les mots de " France régénérée ? " Régénérée ! par quel prodige ? Par la République ? C'est purement absurde. Les républicains, si l'on prend comme type les hommes du 4 septembre, sont des utopistes gonflés de théories anti-chrétiennes, ennemis irréconciliables du catholicisme. Ils ont, en outre, des prétentions anti-nationales, atroces, arrogantes, insolentes, despotiques, prétentions qui se résument en une politique de fous furieux. C'est M. Thiers qui a tracé ce portrait. De pareils hommes ne sont bons qu'à conduire un pays à l'anarchie, à la ruine, à la dissolution ; jamais de pareils hommes ne régèneront un pays, sous quelque latitude qu'il se trouve placé.

La France régénérée ? Par le centre gauche, peut-être ! Mais le centre gauche, moitié chair et moitié poisson, n'a jamais su que brûler la maison sans vouloir y mettre le feu. En 1830, le centre gauche a renversé Charles X, ne songeant pas à aller si loin. Il se croyait assez important pour tenir la balance entre le roi et la Révolution, disant à celui-ci : vous viendrez jusqu'ici ; disant à celle-là : tu n'iras pas plus loin. Mais, en trois jours, la Révolution renversa la dynastie. Les habiles du centre gauche s'approprièrent, il

est vrai, les fruits de la victoire des républicains. Mais, pendant dix-huit ans, Louis Philippe dut lutter contre ce même centre gauche pour conserver le trône qu'il lui avait donné et qu'il ébranlait sans cesse. A la fin, le centre gauche, qui s'appelait l'opposition dynastique, conduit par M. Thiers, a culbuté dans la boue du 24 Février 1848 la dynastie qu'il voulait affermir à la condition qu'elle régnât et ne gouvernât pas. Après 1848, le centre gauche, voulant faire une République à lui, c'est-à-dire quelque chose de bâtard, construisit le pont sur lequel Napoléon passa de la présidence au trône. De 1851 à 1860, la pression du centre gauche fut peu sensible sur le Corps législatif ; en revanche, elle s'exerça puissamment, au moyen de la presse, sur l'entourage de Napoléon et, par cet entourage, sur le prince lui-même. C'est ainsi que ce dernier fut amené graduellement à transformer l'empire autoritaire en un gouvernement parlementaire. Aussitôt se reforma, dans le Corps législatif, un centre gauche qui, par ses allures équivoques, enhardit les républicains au point que, le 4 septembre, l'empire se trouva sans défenseurs et sans défense et s'effondra comme s'était effondré l'établissement de Louis Philippe.

De 1871 à la fin de l'Assemblée nationale, le rôle du centre gauche a été tout aussi déplorable. Il a empêché la restauration et n'a pu établir le système mi-partie révolution mi-partie *conservatisme* dont il poursuit vainement la réasilation. Dans la dernière chambre des députés, le centre gauche a fait encore plus triste figure : il s'est ligué avec les radicaux, mettant ainsi en péril l'existence même de la société. A l'heure qu'il est, le centre gauche, qui a démoli de ses propres mains tout ce qu'il a tenté d'édifier, fait dire par son organe autorisé qu'il est l'arbitre de la situation, moralement par la nature de sa politique, matériellement par l'appoint décisif qu'il peut jeter d'un côté ou de l'autre. La nature hybride de la politique du centre gauche ne peut être que stérile. Et s'il est vrai, ce qui est malheureusement à craindre, qu'il puisse, en se portant d'un côté ou de l'autre, faire pencher la balance, il arrivera ce qui est arrivé : la maison brûlera. Comment la France peut-elle donc être régénérée ? En remontant la pente qu'elle a descendue depuis près d'un siècle. Cette pente touche à l'heure qu'il est à un précipice effroyable ; il n'y a pas moyen que la France reste immobile sur le bord. Il faut nécessairement ou qu'elle soit engloutie ou qu'elle rebrousse chemin. Ce ne sont ni les républicains ni les révolutionnaires du centre gauche qui l'aideront, puisque ce sont eux qui l'ont conduite à cette extrémité et qui s'efforcent de l'y maintenir.

M. Thiers a été, toute sa vie durant, la personnification de l'or-

gueil, de l'ambition et de l'impuissance du centre gauche. L'amour de sa personne porté jusqu'à l'idolâtrie et l'ambition du pouvoir ont été ses seuls mobiles. Etant au pouvoir et pour le garder, il a nié et renié, sauf la Révolution, toutes les opinions qu'il avait professées étant dans l'opposition. Ayant perdu le pouvoir et pour le reprendre, il a invariablement attaqué ceux qui défendaient ce qu'il avait défendu. Pour renverser M. Guizot et se mettre à sa place, M. Thiers a fait crouler l'établissement de Louis Philippe. Pour empêcher l'union de la Maison de France, M. Thiers a manœuvré de telle façon que l'empire est entré par la porte qu'il croyait avoir ouverte pour lui-même. Pour garder le pouvoir que l'Assemblée de Bordeaux lui avait donné avec trop de confiance, M. Thiers a employé toutes les ressources de son habilité à constituer la République. Pour reprendre le pouvoir qu'il avait perdu le 24 mai 1873, M. Thiers a passé les cinq dernières années à servir de chaperon aux républicains en les représentant comme de bons, honnêtes et paisibles conservateurs incapables de violences, et promettant de faire, avec eux, le bonheur de la France.

Il serait difficile de préciser la part que M. Thiers a prise aux intrigues qui ont fait échouer la restauration de la royauté. En apparence il y est resté étranger ; mais cette apparence ne saurait abuser, si l'on veut se souvenir de l'amour qu'il avait pour " la cause de la Révolution française, la seule cause chère à son cœur." Or, la cause de la Révolution étant à jamais perdue si la royauté revient, il n'est pas douteux que M. Thiers, pour empêcher ce retour, a continué, dans les coulisses parlementaires, le rôle qu'il jouait depuis 1870. Un mot, écrit par M. Ordinaire dans une brochure fort peu aimable pour M. Gambetta, rend cette présomption au moins plausible. En effet, M. Ordinaire dit qu'il a eu de nombreuses entrevues avec M. Gambetta au moment où le " prétendant " cherchait à monter sur le trône. Dès ce temps-là, M. Thiers et M. Gambetta s'étaient donné le baiser Lamourette. M. Gambetta n'était plus pour M. Thiers un fou furieux, atroce, arrogant, insolent et desposte ; il était devenu, comme on l'a dit, " le dauphin de la République " dont M. Thiers comptait bien reprendre la présidence, laquelle M. Gambetta comptait recueillir en succession. Leurs intérêts étant communs, ils ont dû faire cause commune pour les défendre. Si M. Ordinaire et M. Gambetta ont eu de nombreuses entrevues, le premier portait au second les avis, les conseils de M. Thiers pour susciter des embarras aux royalistes au dedans et au dehors de l'Assemblée. M. Ordinaire parle de ces entrevues avec quelque réticence ; toute-

fois certain rapprochement permet de soupçonner l'action de M. Thiers, exercée par l'intermédiaire de son "dauphin." D'ailleurs il est inadmissible que M. Thiers n'est pas fait jouer tous les ressorts de son habileté pour empêcher la restauration de la royauté. Empêcher cette restauration entraine nécessairement dans son projet de river la France à la Révolution, projet dont l'exécution a rempli les années qui se sont écoulées depuis le 24 mai 1873 jusqu'à sa mort.

Sous le titre de *Le Doigt de Dieu*, un écrivain, qui ne fait pas partie de la rédaction ordinaire de l'*Univers*, a tracé le tableau suivant :

" Dans ces cinq dernières années, années qu'il aurait dû employer pour éclairer son couchant, il s'est efforcé de contenir et de masquer la république. Bien qu'il en connût à fond l'esprit, les violences, les passions tyranniques et grossières, l'ignorance crasse, les négations brutales, les programmes sauvages ; bien qu'il eût été témoin de ses soulèvements quotidiens à la Chambre et au dehors ; bien qu'il eût assisté à tous les scandales que n'a cessé de donner la majorité, ainsi qu'à toutes les tentatives qu'elle a faites pendant quinze mois pour réhabiliter la Commune, désorganiser l'armée et persécuter l'Eglise ; bien qu'il vit la république ou la révolution (car c'est tout un) prête à se jeter encore une fois sur notre pays et à consommer sa ruine et sa honte ; bien qu'il pût mesurer toute l'étendue du danger, il ne voulut pas démordre de son dessein. Possédé d'une double idolâtrie, de l'idolâtrie de sa vaniteuse personne et de celle du pouvoir, rien ne put l'en arracher. Pour essayer de se tromper et de tromper ses concitoyens il nia l'évidence, projeta son ombre sur le foyer incandescent et se porta garant de la modération et de la sagesse des représentants de la révolution. Il alla plus loin. Il présenta ces bons apôtres, riant sous cape, comme des victimes de légalité et des martyrs de la tyrannie.

" Enfin, pour reconquérir trois jours de pouvoir et se venger de ses adversaires, il allait consommer son mensonge dans un message où il s'était plu à déguiser en paisibles et honnêtes conservateurs les deux cents radicaux qui, sous ses yeux et malgré lui, signèrent la désorganisation de notre armée.

" Mais au moment même où il allait signer ce mensonge qui pouvait être fatal à la France, le doigt de Dieu s'est montré.

" On enterre M. Thiers ! et par dessus son cercueil la France voit la Révolution face à face."

Eh, qu'est-ce donc que la France pourrait voir face à face par-dessus le cercueil de M. Thiers si ce n'est la Révolution, lorsque

ce qui existe est l'œuvre de ce révolutionnaire? " Je ne suis pas radical, disait-il, le 17 janvier 1848 à la Chambre des députés; les radicaux le savent bien. Mais entendez mon sentiment. Je suis du parti de la Révolution tant en France qu'en Europe.

" Je souhaite que le gouvernement de la Révolution reste dans les mains des hommes modérés; mais, quand le gouvernement passera dans les mains d'hommes moins modérés que moi et mes amis, dans les mains des hommes ardents, je n'abandonnerai pas ma cause pour cela, je serai toujours du parti de la Révolution."

M. Thiers, qui a abandonné plus d'une cause, a, par malheur, servi trop fidèlement celle de la Révolution. Tout homme sensé peut voir, aujourd'hui que la France est acculée à la République, combien a été fatale l'influence de M. Thiers. Le radicalisme contre lequel lutte aujourd'hui M. le maréchal de MacMahon, est la suite naturelle de la politique de M. Thiers. Le radicalisme sanguinaire ou imbécile, plutôt sanguinaire et imbécile, tel est le legs fait à la France par l'homme que les radicaux et certains libéraux vantent comme " un illustre citoyen qui pendant un demi-siècle a servi et honoré la France." Cependant, moins unanimes dans leurs louanges que ne le sont les libéraux du centre gauche, les radicaux comptent dans leurs rangs des voix discordantes et des mains prêtes à traîner sur la claie le cadavre du "Washington français." " Vous osez, dit le *Mot d'Ordre*, appeler " Washington français " l'homme qui a attaché son nom néfaste aux massacres du faubourg de Vaise et de la rue Transnonain, aux lois de septembre, à l'embastillement de Paris, à la loi du 31 mai, à la *semaine sanglante*."

" Eh! qu'y a-t-il donc de commun entre le simple et loyal Washington, l'irréconciliable ennemi des armées permanentes et l'intrigaillcur de couloirs, l'apôtre du militarisme à outrance, le proscripteur de la *vile multitude*?"

Lorsqu'on lit, d'une part les éloges exagérés décernés à M. Thiers, de l'autre des injures comme celles imprimées dans le *Mot d'Ordre*; lorsqu'on voit ceux qui louangent et ceux qui insultent se donner la main derrière le cercueil du mort, on ne peut s'empêcher de dire que tout est fausseté et calcul dans les manifestations des révolutionnaires: leurs louanges, leurs injures, leurs regrets et leurs larmes ne sont qu'une comédie.

Un insulteur perpétuel de l'Eglise et de la papauté, M. Edmond About, a révélé, depuis la mort de M. Thiers, une circonstance dont il fait une gloire à ce dernier. Les catholiques n'envisageront pas cette circonstance de la même façon; ils y verront la preuve

qu'ils ne doivent aucune reconnaissance à M. Thiers pour son prétendu attachement à la souveraineté temporelle.

“ J'entends encore sa voix grêle, mais énergique et lumineuse, dit M. About, un jour que les ministres italiens m'avaient prié de traiter avec lui la question de l'*Orénoque*, en Février 1873 : Mon ami, vous pouvez écrire à M. Visconti Venosta que je suis en France un vieux monarchiste rallié à la république, et en Italie un vieux séparatiste rallié à l'unité.”

Ce langage, traduit en termes “ dépouillés d'artifice,” signifie : “ J'approuve étant au pouvoir, ce que j'ai désapprouvé étant dans l'opposition. Il eût mieux valu ne pas voler le bien du pape ; je l'ai dit et répété ; mais puisque la chose est faite, n'en parlons plus. Dites aux voleurs qu'ils sont de très honnêtes gens à qui je me rallie volontiers.”

V

Reprenons pour terminer cette longue étude, le portrait de M. Thiers emprunté à Vapereau en commençant et concluons en dégageant la vérité du milieu des flatteries et des reproches.

“ Caractère mobile, esprit souple fin, délié, vif, actif, sans cesse en éveil, plein de ressources et d'expédients, M. Thiers a joué un rôle, ou plutôt plusieurs rôles importants dans les événements contemporains. Il a été et devait être l'objet de flatteries exagérées et de bien des injures.”

En effet, la mobilité de caractère de M. Thiers a fait de lui un personnage en quelque sorte multiple. Dégagé de tous principes, de toutes convictions, de toutes doctrines, il tournait avec le vent et changeait selon les circonstances. Il ne saurait venir à la pensée de personne de contester l'activité de son esprit ; mais il manquait d'élévation et de profondeur. Dans les régions “ juste milieu ” où M. Thiers a toujours exercé son action et son influence, il a eu des succès brillants, mais stériles quand ils n'ont pas été nuisibles. Plein de ressources et d'expédients, il savait tourner les difficultés, mais il ne savait pas les résoudre ; ce qui est la qualité du véritable homme d'Etat. Cette qualité lui a fait constamment fait défaut. L'expédient, c'est-à-dire le moyen de se tirer momentanément d'une complication, telle a été la politique pratiquée par M. Thiers durant toute sa vie au profit de soi-même. La croyance à soi a été la seule croyance qu'il ait jamais eue, et il la poussait jusqu'aux plus extrêmes limites. Au pouvoir ou dans l'opposition, la pensée du moi, l'ambition du moi, l'orgueil du moi, domine toujours M. Thiers. On peut, à coup sûr, défler ses panégyristes de citer un seul acte de sa vie dans lequel le moi ne tienne pas la pre-

mière, la plus grande place, et peut-être toute la place ; on peut aussi les défier de montrer un seul acte, émanant de sa volonté libre et désintéressée, lequel ait produit quelque bien pour la France. Les derniers actes de la carrière politique de M. Thiers ont eu pour but l'ostentation de son individualité. Il a fait la république afin d'en être le président ; il a usé ses derniers jours, et même sa dernière heure, à intriguer afin de reprendre le pouvoir perdu. Il s'est mis au service de la république radicale comptant qu'elle lui servirait de marchepied parce qu'elle l'avait adopté pour chef de file. Que serait-il sorti de cette alliance, si M. Thiers vivant, le radicalisme eut triomphé ? Certes ce n'aurait pas été la " République conservatrice," laquelle a été la dernière idée politique qu'il a conçue. Or cette idée, c'était tout simplement M. Thiers installé à la présidence, comme le seul homme capable de conduire les affaires du pays. Mort M. Thiers, morte avec lui l'idée de la " République conservatrice " dont il n'aurait jamais pu faire une réalité avec des compagnons tels que les 363 de l'ancienne majorité. Si ces 363 reviennent, ils auront lestement fait de jeter par dessus bord les conseils et les avis de modération et de prudence que M. Thiers leur a, dit-on, adressés " du fond de la tombe." Ainsi, en mourant, M. Thiers ne laisse après lui rien de lui, pas même " sa République conservatrice," quoi qu'il y ait encore, sous l'étiquette de la République, une machine détraquée laquelle disparaîtra, nécessairement et bientôt, au milieu de quelque catastrophe.

La vérité, qui se dégage pour ainsi dire d'elle même des faits historiques rassemblés dans cette étude, c'est que M. Thiers n'a été fort que pour détruire parce qu'il a constamment employé les ressources de son esprit au service de la Révolution, qui est la destruction même. La troisième République, sortie de ses mains, ne démentira pas, qu'on en soit sûr, les lignes suivantes, écrites par le comte de Maistre au commencement du chapitre V des *Considérations sur la France*.

" Il y a dans la Révolution française un caractère *satanique* qui la distingue de tout ce qu'on a vu, et peut-être de tout ce qu'on verra."

M. Thiers ne verra pas le mal horrible que produira le " caractère *satanique* " de la Révolution qu'il a prolongée par la République ; mais lorsque des bouleversements prochains feront tout crouler en France, on pourra dire de lui, comme Chamford, à la vue de la Révolution, disait de Voltaire dans le *Mercur* :

" M. Thiers n'a point vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons."

A. DE B.

Journal d'une Religieuse Missionnaire au Fort Vancouver.

ASILE DE LA PROVIDENCE DES SAINTS ANGES, FORT VANCOUVER.

(Suite)

A quatre heures, nous étions toutes éveillées, nous demandant les unes aux autres s'il était bien vrai que nous étions en route pour l'Orégon. Quelques instants plus tard, une triste expérience nous donnait au moins la certitude que nous habitions un lieu étranger. Des nausées, des soulèvements de cœur se faisaient sentir. Hélas ! nous avions toutes le *mal de mer*. Je renonce à vous décrire cette terrible maladie, l'effroi des voyageurs. Tout ce que j'en avais lu, ce que m'en avaient raconté nos sœurs voyageuses, n'avait pas suffi pour m'en donner la plus petite idée. Je fus trois jours à me débattre contre ce terrible visiteur. J'étais tellement faible qu'ayant voulu me lever, par deux fois, je perdis connaissance. Le quatrième jour, je me trouvai un peu soulagée. Je pus monter sur le pont ; c'était la première fois depuis le soir de notre embarquement sur mer. Toutes les sœurs étaient mieux, à l'exception de sœur St. Joseph, sœur M. de l'Enfant Jésus et sœur M. du Rosaire, qui gardaient leurs cabines. Le 7, nous étions assez bien quoique très faibles. Le 8, nous eûmes grosse mer. Les vagues se soulevaient en écumant, et ressemblaient à des bancs de neige. Le vaisseau était tellement balancé qu'il était impossible de faire seulement quelques pas, sans s'exposer à tomber. Plusieurs sœurs furent obligées de garder de nouveau leurs cabines. Quant à moi, j'en fus quitte pour un malaise général, qui ne m'empêcha pas, toutefois, de monter sur le pont où je passai, avec quelques autres sœurs, une partie de la journée. On vint, ce jour là, nous prier de visiter quelques malades du *steerage* (fond de cale), qui demandaient

nos soins. Nous nous y rendîmes tout de suite. Horrible spectacle. Je ne l'oublierai de ma vie. Imaginez-vous huit ou neuf cents passagers, hommes, femmes et enfants gisant pèle-pèle dans un petit espace, et au nombre desquels se trouvaient quelques centaines de malades que le mal de mer, la chaleur excessive, la mauvaise odeur et le défaut de nourriture rendaient plus que mourants. Les cris des enfants, des femmes et des malades ajoutaient à l'horreur de la scène. Nous avions peine à nous frayer un passage au milieu de cette foule, qui, se composant en partie d'Irlandais catholiques, nous recevait avec des acclamations et des bénédictions qui seules prouvaient leur foi. Baisant nos croix et nos chapelets, ils nous demandaient aide et secours. Pauvres gens ! Nous n'avions à notre disposition que notre bonne volonté. Nous allâmes cependant mendier pour les plus souffrants quelques tasses de bouillon et de gruau, qui nous furent accordées après quelques instances ; puis, plus joyeuses que si nous eussions possédé les plus riches trésors du monde, nous allâmes distribuer nos provisions. Depuis ce temps, nous continuâmes à les visiter tous les jours durant notre traversée de l'Atlantique et du Pacifique. Une de nos sœurs irlandaises, Sœur M. Edward, accompagnée de l'une d'entre nous, fut chargée de porter secours à ses malheureux compatriotes. L'un d'entre eux succomba et mourut après avoir reçu l'extrême-onction. Les bons Pères jésuites qui étaient à bord du vapeur firent les cérémonies de l'enterrement. Les matelots enveloppèrent le corps dans un morceau de toile, mirent aux pieds un sac de sable et le lancèrent au moyen d'une planche dans sa vaste fosse. L'Océan entier le couvrait. Je vous laisse à penser l'impression que doit produire une pareille cérémonie en mer. Chacun s'attendrissait sur le sort du malheureux inconnu ; et s'il n'eut pas, pour l'accompagner à sa dernière demeure, les parents et les amis de sa patrie, il eut du moins une large part à la pitié et aux prières de ses nombreux compagnons de voyage.

Le lendemain, nous reçûmes la visite d'un voilier. Depuis notre départ, pas un être vivant n'était venu distraire la monotonie de notre voyage. Pas un oiseau, pas une tête de poisson, pas un grain de sable n'avaient été aperçus. Le firmament au-dessus de nos têtes, la mer sous nos pieds, abîmes également insondables et où se peignent si bien l'immensité de la puissance de Dieu, tel était le grand spectacle qu'il nous était donné de contempler, et dont la méditation laissait dans nos âmes je ne sais quel saisissement dont la pensée ne s'effacera jamais de ma mémoire. Cependant à la vue du navire qui se dirigeait de notre côté une terreur panique s'empara de tous les voyageurs. L'Alabama ! L'Alabama !

criait-on de toute part, pendant que notre capitaine, lui-même un peu effrayé, hissait le pavillon de paix. Une rencontre en mer a toujours quelque chose d'imposant. Quand on a voyagé pendant de longs jours sur la mer, il semble qu'on habite un monde inconnu, et la rencontre d'un vaisseau, portant une foule de voyageurs qui retournent dans leur patrie ou qui la fuient, exposés aux mêmes dangers que nous, fait naître dans l'âme je ne sais quelle sympathie qui se traduit bien par les hourras prolongés, les signes d'amitié qui s'échangent de part et d'autre. Aussi, peu d'instantants suffirent pour nous donner la conviction que nous n'avions rien à craindre de notre voisin. C'était tout simplement un voilier venu du cap Horn et qui venait nous demander des nouvelles de New York. Une petite barque, que conduisaient une dizaine de matelots, en costume bariolé, leur fut expédiée avec un sac de lettres, gazettes, etc., que notre capitaine leur fit gracieusement offrir. Nous regardâmes avec étonnement cette petite nacelle fendre les flots de la mer où elle semblait quelquefois tout-à-fait disparaître, puis s'élever en se balancant sur les vagues qui semblaient vouloir l'engloutir. En peu d'instantants nos habiles marins furent à bord du vaisseau. Après les saluts et les compliments d'usage, les deux navires se séparèrent, se dirigeant chacun de leur côté. Puisse Dieu les conduire heureusement au port et rendre, sans doute, des pères à leurs familles, des enfants à leurs mères.

Le 10, nous aperçûmes la terre pour la première fois. La chaleur était excessive. Nous étions dans le golfe du Mexique. Nous cotoyâmes successivement les îles de Cuba, Hayti, St. Domingue ; Ces îles paraissent magnifiques. Le 13, nous arrivâmes à Aspinwall, port si longtemps désiré de notre traversée de l'Atlantique. Il était 11 heures et demie du matin. Nous logeâmes, pour quelques heures, dans un hôtel tenu par des Français qui, je crois, feront fortune en peu de temps, car pour un léger dîner qui consistait en un plat de viande et quelques légumes sans aucun dessert, on nous chargea une *piastre en or* par tête. Nous jetâmes ensuite un petit coup d'œil sur la ville que nous devons quitter à 3 heures. Elle n'offre rien de remarquable. La population est presque entièrement nègre. Le clergé a fui depuis quelques années par suite de quelques difficultés survenues avec le gouvernement. On y voit deux églises catholiques fermées, sur le seuil desquelles on voit quelquefois les Indiens se réunir pour réciter leurs prières. Ces pauvres gens paraissent conserver un reste de foi. Ils venaient au devant de nous, nous demandant en espagnol des chapelets et des médailles. Nous en distribuâmes quelques douzaines. La chaleur y est écrasante. Aussi les habitants sont presque complète-

ment nus. Ils vous abordent avec un sans gêne admirable, portant gravement, au dessus de leur tête, un large parapluie qui semble leur tenir lieu de tout autre vêtement. C'est horrible! Je vous avoue que je n'ai jamais été aussi modeste de ma vie! D'autres, femmes ou hommes, à défaut de parapluie, portent sur leur tête de grands cabarets remplis des fruits du pays, ananas, bananes, cocos, oranges, citrons, raisins, etc., etc., qu'ils vendent à des prix très-modiques. Tous ces fruits abondent ici et sont délicieux. A 3½ heures, nous primes les chars pour traverser l'isthme de Panama. Sa largeur est de 12 lieues, mais, par les détours que font les chars, nous nous trouvons à parcourir un espace de 25 lieues. Le passage de l'isthme est magnifique: c'est la plus riche végétation que l'on puisse contempler. Des broussailles entrelacées les unes dans les autres, de vieux troncs d'arbre gissant là depuis peut-être des siècles, le majestueux palmier, le cocotier, le bananier avec ses feuilles de plus de six pieds de long, tout contribue à donner à ses immenses forêts l'aspect le plus enchanteur qu'il soit possible d'imaginer. De loin en loin, on rencontre quelques groupes de cabanes indiennes dont le toit, couvert de feuilles de cocotier, ajoute à la rusticité de la scène. C'est la nature dans toute sa pureté, car la main de l'homme n'y a encore jamais pénétré. Il était 8 heures et demie du soir quand nous arrivâmes de l'autre côté de l'isthme à Panama. Nous dûmes alors prendre un petit bateau qui nous conduisit en pleine mer à une lieue du port où nous attendait le vapeur "Golden City," qui devait nous conduire à San Francisco. Ce navire est spacieux, il offre aux voyageurs tout le confortable possible. Le temps était très beau. Le magnifique océan Pacifique se déroulait à nos regards dans toute sa limpidité. Il ressemblait à une immense nappe d'eau. Les 14, 15, 16, 17, 18, nous cotoyâmes les Cordillères, immenses rochers qui bordent le Pacifique et dont le sommet de quelques uns semble se perdre dans les nues et est toujours couvert de neige. La chaleur était très grande, mais le temps magnifique. Nous faisons entre 260 et 280 milles par jour. Les nombreux habitants du Pacifique ne se montrèrent pas aussi solitaires que ceux de l'Atlantique, une foule innombrable de poissons, dont j'ignore le nom, venaient nous réjouir par leurs sauts et leurs bonds d'une agilité sans égale. Nous vîmes aussi, à quelques pas du navire, plusieurs énormes baleines dont quelques unes faisaient jaillir l'eau à une hauteur considérable, formant ainsi, au milieu de la mer, de véritables jets d'eau.

Le 19, nous entrâmes dans la baie d'Acapulco. C'est une très jolie petite baie entourée de rochers couverts de verdure sur les-

quels se trouvent deux forts. La ville ayant été prise il y a à peine quelques semaines par les Français, nous fûmes reçus à l'entrée de la baie par une frégate de guerre, qui, après les perquisitions nécessaires, nous laissa entrer dans l'intérieur, mais avec défense d'aborder au port. Cependant, comme nous avions à bord de notre vaisseau plusieurs Français très-distingués qui se rendaient à San Francisco, les officiers de l'armée française offrirent à ces derniers et à un bon nombre des passagers des passeports pour visiter la ville. De petites barques conduites par des Indiens, furent aussitôt expédiées, et plusieurs profitèrent de leur gracieuse invitation. Quant à nous, comme l'église, seul édifice qui pouvait exciter notre curiosité, était fermée, nous restâmes sur le vapeur qui passa la nuit dans la baie. Du reste cette ville ou plutôt ce petit port n'offre rien d'intéressant et on ne se doute guère, en en l'apercevant, que c'est une des villes du riche et fameux Mexique.

Nous rencontrâmes dans la baie le vapeur "Golden Age," qui avait quitté New York pour San Francisco, le 23 mai, et qui ayant, le long de sa route, brisé une de ses roues, attendait un vapeur pour le traîner à sa destination. Nous repartîmes donc le lendemain avec notre pauvre estropié. Son fardeau nous força de ralentir un peu notre marche, nous ne faisons plus que 160 à 180 milles par jour. Comme on craignait aussi que les provisions ne manquassent à cause du nombre des passagers qui se trouvait considérablement augmenté par ceux du "Golden Age," nous fûmes réduits à deux repas par jour. On nous servait le déjeuner à 9 heures du matin et le dîner à 5 heures et demie du soir. Nous ne souffrîmes cependant pas. Nous étions heureuses de porter secours à ces infortunés et de partager avec eux nos provisions.

La chaleur fut très grande jusqu'au 23, où nous passâmes le cap San Lucar. Alors un vent frais commença à se faire sentir et, quelques instants plus tard, les passagers n'étaient plus reconnaissables tellement leurs toilettes étaient changées. A la robe de mousseline avait succédé le manteau d'hiver et à l'habit de toile, le large paletot de drap. Ce temps froid continua jusqu'à San Francisco où nous arrivâmes le 29, jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul, à 6 heures du soir. Nous fûmes reçues au quai par le Révd. M. King, ami et protecteur des missionnaires, qui s'empressa de nous trouver des voitures et de nous distribuer chez les sœurs de Charité, de la Merci, et de la Présentation. Nous fûmes reçues comme les enfants de la maison, et les soins les plus affectueux nous furent prodigués pour nous faire oublier les fatigues du voyage. Il nous fallut attendre le vapeur du 7 Juillet

pour nous rendre dans l'Orégon. Nous dûmes passer huit jours au pays de l'or. San Francisco est une grande et belle ville, bâtie à l'américaine sur de petites collines dans la baie du même nom. Elle compte à peine une quinzaine d'années d'existence et a une population de 60,000 habitants qui augmente encore, à chaque arrivée de vapeur, de plusieurs centaines de colons. La moitié de cette population est catholique : aussi les principaux édifices appartiennent à ces derniers. L'hôpital, tenu par les sœurs de la Merci est remarquable. Il pourrait presque lutter avec celui de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Seulement, je remarquai que la division des salles est beaucoup plus petite, chacune ne contenant que sept ou huit lits. L'immense couvent de la Présentation, dirigé par des religieuses du même nom, venues d'Irlande, attire aussi l'attention. Elles ont sous leurs soins huit cents élèves auxquelles elles donnent une éducation brillante. L'on rencontre aussi les infatigables sœurs de Charité, filles de Saint Vincent de Paul, qui, outre leur orphelinat ont un pensionnat et un externat de 600 enfants. Nous eûmes le plaisir d'assister à leur distribution des prix. Le programme était brillant. Plusieurs élèves furent couronnées pour la philosophie, la rhétorique, l'algèbre, la géométrie, etc. La musique et le chant furent aussi exécutés avec une perfection remarquable.

Les églises sont nombreuses et bien tenues. J'y remarquai surtout une grande propreté. Le collège des jésuites fait aussi honneur à la religion, il comptait, cette année, 500 élèves. Ces Révérends Pères possèdent un autre établissement très-florissant à Santa-Clara, très-jolie petite ville située à 38 milles de San Francisco, et que j'ai vu en passant. Il y a un télégraphe entre les deux maisons en sorte que les élèves de l'un et de l'autre collège peuvent causer ensemble.

Le climat de San Francisco est très salubre. Cependant les plaines en dehors de la ville, à une distance de 7 ou 8 milles, sont d'une stérilité étonnante, on ne voit que du sable et des rochers ; ce sont de vrais petits déserts. Mais, passé cette distance, la végétation reprend sa beauté. On rencontre de beaux arbres, des plaines couvertes d'herbes, de jolies maisons entourées de parterres etc., etc.

Le 7, nous quittâmes le beau pays de l'or pour Portland, ville principale de l'Orégon, à bord du *California*, viâ Orégon. Notre traversée fut très-heureuse, le temps très-beau. Le 11, nous passâmes la *Barre de la Colombie*, lieu fameux en naufrages, puis nous entrâmes dans la rivière Colombie. En jetant, par la pensée, nos regards sur l'immense étendue que nous venions de parcourir, nos cœurs s'élevèrent vers le ciel pour le remercier de la protec-

tion qu'il avait bien voulu accorder à notre longue navigation ; puis nous dîmes un dernier adieu à la mer, adieu plein de souvenirs et de mélancolie. Le lendemain à 4 heures, nous arrivions à Portland. Nous aperçûmes sur le quai le Révd. M. Piette qui venait à notre rencontre et, quelques instants après, la bonne Mère Veronique, supérieure des sœurs de Jésus-Marie, accompagnée de deux de ses sœurs. Un saisissement et une joie qui ne peuvent s'exprimer s'emparèrent de tous les cœurs. Nous pensions arriver au Canada ! Nous nous rendîmes à l'établissement des sœurs de Jésus-Marie qui nous reçurent comme des enfants de la maison. Nous eûmes le bonheur d'entendre la sainte messe et de faire la sainte communion dans leur belle petite chapelle, en action de grâces pour tant de protection reçue. Les sœurs voulurent bien unir leur reconnaissance à la nôtre ; elles chantèrent le *Te Deum* et le *Quid retribuam*. Des larmes coulaient de tous les yeux... Nous foulions pour la première fois le sol de notre patrie adoptive ! Que de réflexions se pressaient dans mon esprit... Je m'enfermai dans le sein de Jésus et lui abandonnai de nouveau le soin de ma vile et chétive personne. Là, toutes mes craintes et mes inquiétudes disparurent. En effet, j'aurais cru lui faire injure en pensant qu'il n'aurait pas pour moi autant d'amour que ceux que je venais de quitter pour lui. Nous passâmes la journée chez nos charitables hospitalières qui ont ici un établissement très-florissant. Cependant il nous tardait de nous rendre au terme de notre long voyage dont nous n'étions éloignées que de 5 lieues. Vers dix heures, nous vîmes arriver trois sœurs de la Providence, c'étaient les sœurs Prascède, Jean de Dieu et Vincent de Paul. Ce n'était plus un rêve : nous allions retrouver une Providence en Orégon ! A 3 heures, nous dîmes adieu à nos chères sœurs de Jésus-Marie, nous promettant de nous revoir bientôt. Le bateau *Vancouver* devait nous conduire à notre dernière destination. En arrivant au fort de la mission de Vancouver, nous aperçûmes un groupe d'enfants que leur costume simple et modeste nous fit reconnaître pour nos chers petits orphelins. Ils étaient au nombre de quatre-vingts (tant orphelins qu'orphelines) rangés en deux lignes sur le rivage. Des larmes d'attendrissement coulèrent de tous les yeux en voyant ces pauvres enfants qui déjà avaient coûté tant de larmes et de sacrifices à nos chères sœurs missionnaires. Nous nous rendîmes à la cathédrale. Un *Te Deum* solennel fut chanté et Sa Grandeur Mgr. l'évêque de Nesquali, donna la bénédiction du Saint-Sacrement. Après le salut nous allâmes rendre nos hommages de respect et de soumission à Sa Grandeur, vénérable vieillard de près de 70 ans, qui a lutté

pendant de longues années au milieu d'épreuves et de difficultés sans nombre et qui maintenant commence à recueillir les fruits de sa longue et courageuse persévérance. Nous retournâmes auprès de nos chères sœurs qui nous attendaient avec impatience. Je ne vous dirai rien de cette première entrevue, elle se comprend plus facilement qu'elle ne peut s'exprimer. Nous retrouvions des sœurs, qui, comme nous, avaient quitté leur maison-mère et leur patrie pour venir en pays étranger arroser de leurs sueurs une terre souvent ingrate. Cependant ce que nous avons sous les yeux nous prouvait déjà que Dieu avait béni leurs travaux, béni ceux qui, du fond de notre cher Canada, les avaient accompagnées et aidées de leurs prières et de leurs aumônes. Nous nous mîmes à la disposition de notre supérieure avec tout ce que le bon Dieu nous a donné de force, de talents et de santé. Puisse-nous contribuer au salut de quelques âmes et à la gloire du Dieu si bon, mais si inconnu des hommes. C'est là toute notre ambition.

Maintenant, ma bonne mère, vous me demandez sans doute une petite description du fort Vancouver et surtout de nos différents établissements. Mais, pour ne pas trop retarder l'envoi de la présente qui déjà est beaucoup trop longue, je vous enverrai ces détails dans une autre lettre. En attendant, soyez sans inquiétude sur moi. Je suis entourée de sœurs dont les bontés me font oublier les ennuis de la patrie absente. Nous trouvons ici des orphelins à recueillir, des pauvres et des malades à soulager, et surtout de pauvres enfants à instruire, qui, sans nous, seraient privés du bonheur de connaître et d'aimer Dieu. N'est-ce pas assez pour me rendre la plus heureuse créature du monde ?

Pardonnez-moi mon long babil ; je vous écris à la hâte, aussi je sais que ma lettre aurait besoin d'être revue, corrigée et peut-être considérablement diminuée à cause des nombreuses répétitions qui s'y trouvent. Toutefois, malgré ses nombreuses incorrections, je veux que vous y voyiez, pour vous et ma famille, une preuve de ma tendre affection.

Adieu, ma bonne maman, écrivez-moi bientôt et priez pour
votre enfant dévouée et affectionnée

SR. ROSE DE MARIE,

sr. de charité.

MADAME T. TESSIER,
Montréal.

CAUSERIE AVEC MOI-MEME.

JOURNAL D'UN DÉTENU A ST. VINCENT DE PAUL.

Le 1er avril 1876.—C'est pour causer avec moi-même que j'écris ce journal,—lequel j'aurais dû commencer dès mon arrivée au pénitencier.—Je ne l'ai pas fait parce que mes forces étaient à peu près anéanties, parce que j'étais trop étourdi par la douleur. Si cette douleur (morale) eût laissé un peu de liberté à mon intelligence, j'aurais recueilli bien des observations sur les personnes et les choses qui m'entourent et que ma mémoire a laissé échapper, pendant les quatre mois et quelques jours depuis lesquels je suis interné dans les murs de St. Vincent de Paul.

Mais comment écrire avec un désordre d'idées inévitable dans une position si étrange ! Cette vie si triste, si monotone de la prison, qui se prolonge comme une note lugubre mais toujours la même, m'énerve, m'exalte et me jette hors de moi ; on me noie au dedans de moi-même.

Voici cependant le printemps qui approche à grands pas ; je crois qu'il me fera grand bien. A mesure que le soleil monte et que la chaleur vitale se répand dans la nature, l'étreinte de ma douleur perd de son énergie ; il me semble sentir ses nœuds qui se relâchent et mon âme, si sensible, si impressionnable, longtemps serrée et presque étouffée, s'élargit et s'ouvre à proportion pour respirer ; mes penchants littéraires se réveillent, eux aussi subissent la douce influence du printemps.

S'il arrivait que quelque lecteur patient et bienveillant daignât parcourir les lignes qui vont suivre, je le prévient d'avance de ne s'attendre à aucun ordre, à aucun plan quelconque. J'écris à la dictée de ma mémoire et de mon cœur : je laisse ma plume errer à l'aventure et retracer tout ce qui tombe sous mes yeux, frappe mes oreilles, ou enfante mon imagination. La seule chose qu'il

découvrira dans cette causerie du cœur, c'est une véritable liberté d'opinion—qui n'en flatte aucune et les respecte toutes—et une parfaite impartialité qui donne le droit de consigner fidèlement les différentes appréciations qui s'y rencontreront.....

La journée d'aujourd'hui a été splendide. Le soleil, qui depuis quelques jours nous avait boudé, s'est montré dans toute sa beauté. Il a réveillé dans mon cœur quelques douces pensées et, pour la première fois depuis mon arrivée ici, l'idée de m'amuser.

Jamais personne n'a été capable de me *faire courir le poisson d'avril*, me disait hier un compagnon de captivité, jeune homme un peu fou, un peu exalté et, chose qui se rencontre souvent ensemble, fort prétentieux. Je défie qui que ce soit d'y essayer.

—Prenez garde, lui dis-je, on ne sait jamais ce que *demain* nous réserve ; nous connaissons à peine le *présent*, mais *demain* c'est *l'avenir*, et Dieu seul peut le pénétrer. Que de maux épargnés à vous, à moi, à tout le monde si cette connaissance du *lendemain* nous eût été révélée.

—N'importe : je vous dis, moi, que ni vous ni nul autre n'êtes capables de me faire courir *demain le poisson d'avril*.

—D.....(c'est son nom), vite allez à la pharmacie. M. McDermott vous y demande, lui dis-je ce matin d'un ton que je m'efforçai de rendre le plus sérieux possible, et aussitôt il se dirige en courant au lieu indiqué.—“ Vous m'avez fait demander, vous avez *besoin* de moi, M. McDermott ? —Non, pas moi, reprend celui-ci avec une rare présence d'esprit, mais *en bas*.

Sans perdre un instant celui qui, la veille, se vantait bien haut de n'avoir jamais été mystifié *et ne le serait jamais*, s'élança dans les escaliers, les descend quatre à quatre, se rend chez le maître d'hôtel : —M. Mazurette, vous avez affaire à moi ? —Eh ! non. —Vous ne m'avez pas fait demander. —Pas le moins du monde. —Ah ! c'est le député sans doute qui a affaire à moi. —Peut-être. Alors, décrivant un demi-cercle avec une vélocité étonnante, il se reud tout droit au bureau de ce dernier.

—Vous avez affaire à moi, M. McKay ? Me, oh ! no ! — C'est peut-être le garde-magasin qui a à me parler, reprend mon homme en poursuivant sa course vers le *store*. Que me voulez-vous M. Valois ? —Ce que je vous veux ? mais rien du tout. —Pourquoi alors m'avoir demandé ? —Je vous ai demandé ? —Sans doute. —Qui, moi ? —Je viens de vous dire que oui. —Ah ça ! quel air me chantez-vous là ; je n'ai pas seulement pensé à vous ! —Si ce n'est pas vous, c'est donc un autre : mais cet autre qui est-il et où est-il ? voilà plus d'un quart d'heure que je le cherche. —Cet autre que vous cherchez, je crois deviner qui il est, lui répond d'un air

goguenard l'un des officiers du pénitencier, M. Lamarche ; c'est... —Oh ! je sais maintenant, c'est le préfet. Croyez-vous qu'il soit dans son *office* ? —J'ignore si ce M. est à son bureau, mais ce que je sais bien, c'est que celui après lequel vous courez avec une persévérance et une activité vraiment admirables. C'est..... le *poisson d'avril*, ni plus ni moins. —Le *poisson d'avril*, mille diables, c'est ça, vous l'avez dit. Et là-dessus, il remonte à son point de départ honteux comme le renard de la fable.

Dimanche, le 2 avril.—J'ai regardé des fenêtres de la sacristie qui donnent sur la voie publique, défiler les gens qui revenaient de la messe. Ou ces gens sont pauvres, ou ils sont ennemis du luxe. Pas de belles voitures, pas de chevaux bien harnachés ; je trouve les hommes misérablement vêtus, et chez les femmes—sauf quelques rares exceptions, nulle prétention à la toilette. Le luxe “cette plaie dorée de notre époque,” le luxe serait inconnu chez les bons insulaires de St. Vincent ! La chose me paraît incontestable, si l'on considère leur proximité de la grande métropole de notre Canada.

Le détenu a forcé la consigne : il est venu, contre la règle, faire un bout de conversation. Cet homme possède une certaine éducation, noyée dans un excès de fatuité. Il m'a raconté *son affaire*, c'est-à-dire le pourquoi il a été amené ici : c'est pour une accusation d'infanticide !..... A-t-il réellement commis ce crime aussi affreux que lâche ? Je n'ose le croire tant la raison répugne à admettre pareille monstruosité ; mais le fait est là, clair, patent, indéniable, dit-on. Quoi qu'il en soit, ce père dénaturé paraît souffrir des remords épouvantables. Il a pleuré : “ Il n'avait que sept ans *quand il est mort*.....c'était le plus intelligent de mes enfants.Je me plaisais à l'appeler *mon bâton de vieillesse*.....Pauvre enfant !.....pauvre enfant !.....” A ma question, combien il avait encore *d'enfants vivants* : —“ Je n'en ai plus que deux, me répondit-il, une petite fille de 14 ans et un petit garçon de 12. Ce dernier est sourd, maladif, idiot. Croiriez-vous qu'on a été assez méchant pour dire que ce sont mes mauvais traitements qui l'ont réduit dans cet état ! ” Quand on a le triste courage d'ôter la vie de l'un de ses enfants, il doit en coûter peu d'ôter l'intelligence à un autre, pensai-je en moi même.

Plus j'étudie cet homme plus je le trouve doué de sentiments bas, de passions viles, brutales et de principes on ne peut plus subversifs. C'est un cerveau brûlé, gâté par les mauvaises lectures ; avec lui tout le monde est *canaille*, excepté lui-même. Le *moi*, l'invincible *moi* prend chez lui la première place partout. C'est une infirmité à peu près incurable. Il a beau enfouir son *moi* au

fond de l'âme, il reparait malgré lui, comme un bâton plongé dans l'eau remonte toujours à la surface. Fourberie et méchanceté, voilà quel est cet homme !

Le 3.—Jour réjouissant, plein de soleil, brise tiède, parfum dans l'air ; mais dans mon âme bien peu de félicité. La neige s'en va tout doucement.

Le 4.—Il a neigé toute la nuit. En sortant ce matin pour transporter, comme d'habitude cet ignoble *scau*, j'ai vu une grande nappe blanche qui s'est étendue sur le préau. Les troncs gris des érables qui s'y trouvent, s'élèvent comme des colonnes de granit sur un parvis d'ivoire, cette opposition dure et tranchée et l'attitude morne de mes chers érables m'attristent éminemment. Nous voilà reportés comme au cœur de l'hiver, après quelques sourires du printemps. Pauvre ile-Jésus, tu as bien besoin d'un peu de verdure pour égayer ta sombre physionomie. Oh ! jette donc ta cape d'hiver et revêts-toi de ta mantille printanière, tissée de feuilles et de fleurs. Avec quel plaisir indicible je verrai flotter les pans de ta robe au gré des vents ?

Le 5.—Matinée sombre, triste. Le printemps prend une mauvaise tournure. Vers midi, le ciel s'est un peu déridé et nous avons eu quelques moments de sérénité et de chaleur pénétrante. Maintenant les nuages recommencent à envahir. J'ai vu leurs têtes grises se lever à l'horizon, dans quelques instants nous aurons perdu l'azur. Le vent les chasse vers l'orient. J'aime assez cette attitude fuyante des nuages : il y en a qui semblent se regarder comme pour se porter un défi de vitesse.

Le 6.—Encore des nuages, mais seulement autant qu'il en faut pour faire paysage au ciel. Ils affectent de plus en plus leurs formes d'été. Leurs groupes divers se tiennent immobiles sous le soleil comme les troupeaux de moutons dans les pâturages dans les grandes chaleurs d'été. J'ai ouvert une croisée de ma chère petite chapelle, j'ai appuyé mon front sur ses barreaux en fer pour respirer, pour me pénétrer jusqu'à la moelle du divin printemps ; j'ai ressenti quelques-unes de impressions d'enfance, un moment, j'ai considéré le ciel avec ses nuages, la terre avec ses bois, ses bruits divers, comme je faisais alors. Ce renouvellement du premier aspect des choses, de la physionomie qu'on leur a trouvée avec les premiers, est, à mon avis, une des plus douces réactions de l'enfance sur le courant de la vie.

Le 7.—L'hiver s'en va en souriant ; il nous fait ses adieux par un beau soleil resplendissant dans un ciel pur comme une glace de Venise. C'est un pas du temps qui s'achève. Pourquoi n'at-

teint-il pas en quatre bonds les limites de sa durée, comme les coursiers des immortels ?

Le 8.—J'ai terminé aujourd'hui un petit tabernacle, commencé hier, pour notre reposoir du Jeudi-Saint. Ce travail a été, pour moi un vrai délassément, une salutaire distraction. Aussi, faut-il dire que le travail est un besoin, une nécessité indispensable. La pensée ne trouve guère à s'ébattre dans un pénitencier, elle rentre forcément chez elle et se jette dans l'intellectuel, ne pouvant toucher au réel sans se piquer.

Le 9.—Me voici de retour dans ma cellule et assis, suivant mon habitude, sur *le pied* de mon lit avec mes livres. Le silence et l'étude sont revenus se placer l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, comme deux anges gardiens ; mais, en dépit de leur surveillance, ma pensée s'échappe vers ce coin qui s'appelle R..... Eh ! mon Dieu, que serait-ce de nous, si nous n'avions pas la faculté de prolonger, par les souvenirs et les retours de l'âme sur le passé, la durée si courte des jours heureux ? On dit que les objets extérieurs ont une action réelle sur le cerveau et que celui qui est enfermé entre quatre murs finit par perdre la faculté d'associer les idées et les mots ; on prétend aussi qu'un grand nombre de prisonniers cellulaires sont devenus imbéciles, sinon fous par le défaut d'exercice des facultés pensantes !...

Le 10.—Il est trop tard pour me créer de nouveaux souvenirs qui servent de baume à mon âme affligée. Hier, je me plaisais à évoquer le passé des champs de la mémoire, et aujourd'hui je ne l'ose dans la crainte que ces riantes images ne me fassent trop répéter avec un profond philosophe : " Il n'est point de plus grande douleur que de se rappeler, dans les jours de malheur, les jours où l'on fut heureux." Je n'ai pourtant plus que ce passé, car le présent ne m'appartient pas, et l'avenir, comme je l'ai dit déjà, l'avenir appartient à Dieu, je ne sais ni ne veux savoir ce qu'il me réserve. Ah ! mes chers souvenirs, seuls souvenirs qui me restent, venez !... Mais non, mon cœur est trop faible... Mon Dieu, moi qui suis si plein de vie, pourquoi me laissez-vous languir dans cette affreuse prison ? Que vous ai-je donc fait pour que vous me frappiez si cruellement ? Si je cherche dans ma vie, je trouve qu'aucune bassesse n'a souillé mon âme, que je n'ai jamais vendu mon intégrité, ni abjuré la vérité, ni fait trafic de mon honneur. Et cependant vous me laissez vivre avec tous ces êtres dégradés, avilis, corrompus... Lisons... lisons... Hélas ! je ne le puis ! " Etes-vous malade ? vient de me demander, en faisant sa ronde, un des veilleurs de nuit, Maher. Un peu, lui répondis-je. Qu'avez-vous," poursuivit-il avec intérêt. Une légère indisposi-

tion ; ce n'est rien, et je n'ai besoin de rien, merci. Pauvre garde ! il n'est pas en ton pouvoir d'apporter aucun soulagement à ma douleur !

Le 11.—Mon âme, ne cède pas à la tristesse... Qu'est-ce donc que cette liberté, pour que tu la pleures?... qu'est-ce donc que ces hommes pour que tu regrettes de ne plus être au milieu d'eux ? Presque tous ceux que tu as connus, que te semblent-ils maintenant que tu les as soumis à l'épreuve impartiale de tes méditations ? Hélas ! ils sont tous pétris de petitesse, d'indifférence, d'égoïsme ou de fausseté ; courtisant le riche et méprisant le pauvre, flattant le vice doré et bafouant la vertu qui n'a rien pour se couvrir... Race abjecte, dont quelques éclairs de générosité rappellent par intervalles la céleste origine, comme, en un jour d'orage, un rayon de soleil perçant l'obscurité, nous dit que la lumière n'a pas disparu pour toujours. Ah ! mon âme, ma pauvre âme, ce qui te fait le plus regretter ta captivité, je le sais... Ce sont ces anges que le bon Dieu envoie de loin en loin sur la terre pour ranimer la vertu et inspirer aux cœurs tristes et persécutés l'amour de la nature humaine... C'est le souvenir de ces adorables créatures, de ces femmes dont l'âme céleste brille dans chaque trait de leur douce figure, qui te fait soupirer... Ah ! ma mère que j'aime tant et dont je ne me suis jamais séparé ! je ne vois plus ton sourire qui béatifie ! je n'entends, plus tes touchantes paroles ! je ne respire plus auprès de toi cet amour du bien, cet amour qui embrasait mon cœur en t'écoutant !

Et toi, mon pauvre frère, et toi, ma bonne sœur à qui Dieu a donné la bonté, le dévouement et la vérité, il faut donc que je sois séparé de vous aussi !... Ah ! que je vous regrette, que je vous pleure, vous, personnes bonnes et vertueuses et frère bien-aimé, dont le suave souvenir me fait, à cette heure, si amèrement sentir que l'existence peut être belle, la félicité se trouver en ce moude quand votre amour, votre affection nous sont donnés en partage... au lieu de ce paradis, je vis ici de la vie des damnés... Ah ! mon âme, abandonne-toi à la tristesse !

Le 12.—Grâce à notre bon et vénéré aumonier, mes idées noires se sont un peu dissipées : il m'a mené faire une petite promenade. Oh ! comme l'air m'a semblé bon, avec quelle volupté je l'ai aspiré dans ce court moment de liberté relative ! Cette promenade me répugnait d'abord parce qu'il m'en coûtait énormément de sortir sous cette livrée du déshonneur dont je suis affublé ; je redoutais tant de rencontrer de ces curieux qui, comme dit Voltaire, portent toujours un

“ Etrange empressement de voir des misérables ! ”

Mais après tout, pourquoi tant craindre de passer devant "ces ombres insignifiantes qui vivent sans infamie et sans louanges." (1) Nous sommes allés chez M. B., marchand de marchandises générales. Ce monsieur était absent, mais son épouse, qui le remplaçait au comptoir, nous offrit, avec un empressement charmant, tout ce dont nous pourrions avoir besoin pour l'ornementation de notre petite chapelle, demain. Que Dieu récompense cette digne femme en faisant prospérer son petit négoce !

A quatre heures, la cloche du pénitencier a sonné l'alarme. Ce sont deux détenus qui viennent de s'évader. La consternation, le dépit sont peints sur les figures de tous les officiers. Tout est en mouvement ; seul le gardien-en-chef, M. Cooper comme toujours avec son air impassible et malgré son grand âge, déploie la plus grande activité ; je trouve que les services de cet homme sont véritablement précieux au pénitencier. Beaucoup de détenus l'ont en aversion ; mais, pour ma part, je déclare franchement que je l'aime et l'admire en même temps, et je ne crains point de dire que le jour où le préfet perdra cet homme, ce jour-là il aura perdu son meilleur employé, qu'il lui sera bien difficile de remplacer. Vigilant et actif, impartial, à cheval sur la discipline M. Cooper résume en lui l'adage anglais : "*He is the right man in the right place.*" Je ne lui trouve qu'un défaut, mais un défaut grave, je puis me tromper, que M. Cooper me pardonne si je le juge mal, on dirait que cet homme ne voit chez les détenus que des corps sans âme, de jeunes machines ; son austère rigidité semble lui faire oublier tout sentiment d'humanité. On peut être prisonnier, on peut avoir commis des crimes nombreux, énormes, mais on n'en est pas moins chrétien pour tout cela, et, comme tel, on a le droit d'exiger certains ménagements.

Bruit dans le dortoir ce soir et une partie de la nuit, les gardes ne peuvent parvenir à le faire cesser. Ce sont chants, conversations à pleine voix, vœux pour que les deux fugitifs ne soient point repris, le tout entremêlé de paroles obscènes, de propos immondes... Ah ! mon cœur se soulève !

Le 13.—Oh ! comme notre petit reposoir paraissait bien avec ses fleurs, ses guirlandes, ses inscriptions et ses nombreuses lumières ! Que de souvenirs n'a-t-il pas éveillés dans mon âme ! Le Jeudi Saint ! N'est-ce pas en ce jour que l'Eglise célèbre la mémoire du dernier souper que fit Jésus-Christ avec ses apôtres rassemblés, la veille de sa mort ; dans lequel il mangea la pâque avec eux, et après lequel il institua l'Eucharistie ! Je viens de lire dans le Nou-

(1) Dante.

veau-Testament ce récit de la Cène et de l'institution de l'Eucharistie.

A l'exemple de Jésus-Christ qui, après la Cène, lava les pieds de ses apôtres, il est d'usage dans certaines églises de laver les pieds à douze pauvres. Ce pieux et touchant usage n'a pu se faire ici, on en comprend les raisons. Autrefois les rois, dit-on, renouvelaient eux-mêmes cette cérémonie. Après le sermon, le roi, accompagné des princes du sang et des grands officiers de la couronne, lavait et baisait les pieds à douze pauvres et les servait à table. Ensuite la reine faisait de même à douze pauvres filles.

Le 14.—Un voile immense, immobile, sans le moindre pli, couvre toute la face du ciel ; l'horizon porte une couronne de vapeurs bleuâtres ; la pluie tombe lentement comme les pleurs d'une vierge. Le vent gémit faiblement : on dirait d'un souffle de deuil, de calamité, de toutes les afflictions que je suppose flotter dans notre atmosphère, et venant chanter à nos oreilles ses mystérieux accents. Tout dans la nature aujourd'hui semble respirer le deuil, la tristesse ; c'est en ce jour de divine comption l'anniversaire de la mort de l'Homme-Dieu ; c'est en ce jour qu'il a voulu consommer sur la croix le sacrifice douloureux, en versant tout son sang pour nous.

Un voile gris et un peu triste s'est étendu aussi sur mon âme, comme ont fait les nuages paisibles sur la nature. J'ai veillé ce matin le Saint-Sacrement, qui repose dans la demeure que mes compagnons et moi lui avons élevée. Un grand silence régnait dans notre chapelle et j'ai entendu comme les voix de mille souvenirs doux et touchants qui s'élevaient dans le lointain du passé et venaient bruir à mon oreille. Je me voyais tout d'un coup transporté de plusieurs années en arrière, dans le chœur de l'église de ma chère paroisse de Ste. L., avec mes jeunes amis, mes compagnons d'enfance ; il me semblait voir, là, agenouillé au pied de l'autel, avec sa chevelure aussi blanche que le surplis dont il était revêtu, le bon, le vénérable et vénéré M. Nadeau... quand, affreux réveil ! la voix brève, impérieuse d'un garde vient me rappeler à la triste réalité en m'ordonnant de descendre à la *Dining-Hall* pour déjeuner...

Le 15. Les cérémonies de ce matin, à la chapelle, n'ont pas été bien importantes. Elles prêtaient plutôt à égayer qu'à édifier. Me voir, par exemple, avec une croix dans une main, un cierge (triangulaire) dans l'autre, et sous chaque bras, un gros missel et un plateau portant les grains d'encens, me voir, dis-je, marcher processionnellement ainsi surchargé, cela frisait le burlesque. Aussi, notre aumônier m'en a fait la remarque après l'office ; et j'ai cru

m'apercevoir par son sourire qu'il a dû avoir quelques *distrac-tions* durant cette procession.

Un jeune détenu du nom de Hooper, ayant abjuré le protestantisme, s'est fait baptiser cette après-midi.

Le 16.—L'église célèbre en ce jour la grande fête de Pâques, c'est-à-dire l'anniversaire de la résurrection du Sauveur. Chaque année emporte cette solennité : quand donc viendra la fête éternelle ?

Le 17, 6 heures du soir.—Un, deux, trois, quatre... dix-huit, dix-neuf.—*Nineteen, all's right!* vient de dire le géolier C., en nous comptant du bout du doigt, comme naguère je comptais mes moutons dans le parc pour m'assurer s'il n'en manquait pas. Oui, dix-neuf ! répète son aide D. L'énorme porte de notre nouvelle prison se referme avec violence, la clef grince dans la serrure, bruit sinistre ! qui fait sur moi une impression aussi triste que nouvelle. Me voici donc assimilé encore plus intimement aux bandits, aux assassins. Je vais donc coucher, dormir, respirer le même air, vivre de la vie commune avec cette tourbe ! Si la soif me tourmente trop il me faudra boire avec le même gobelet que leurs bouches, leurs mains infâmes auront touché. Ah ! c'est ignoble... Je regrette ma cellule, là du moins, je n'avais pas sous les yeux toutes ces figures hideuses...

Le 18.—Quelle nuit, quelle nuit j'ai passée ! Oh ! le cœur me lève, son seul souvenir m'épouvante ! Ma plume se refuse à décrire les scènes et les tableaux dont j'ai été témoin. Je me suis plaint à M. l'aumônier et au préfet, tous deux m'ont dit qu'ils allaient y voir. Mais que peuvent-ils, après tout ? Quand le cœur est corrompu, quand une fois la gangrène à tout envahi il n'y a plus de remède possible. Avec toute leur bonne volonté ces messieurs ne parviendront jamais à inculquer aucun sentiment d'honneur, ni même de simples convenances à ces rebuts de la société... car qui tentera de blanchir un nègre sera toujours assuré d'y perdre son savon.

Le 19.—Notre position est un peu plus tenable : le sceau, l'infâme sceau de nuit qu'il nous fallait transporter chaque matin, l'on vient de nous en dispenser. Chacun maintenant est libre d'aller aux lieux d'aisance. Grâce à cette amélioration, je n'aurai plus devant les yeux les tableaux vivants des nuits précédentes.

Le 20.—On dit qu'une causerie est une de ces douces choses qu'on voudrait allonger toujours. C'est une vérité. L'impression que m'a causée l'entretien que j'ai eu aujourd'hui avec M. l'aumônier a placé ce jour à côté des plus beaux de ma vie. M. Leclerc, qui, au premier abord, paraît un peu froid et renfermé, se laisse aller à la causerie la plus intime, la plus confiante, pour peu

qu'on pousse son âme vers cette pente. Son esprit très-étendu et très-élevé possède une étonnante variété de connaissances, et cela se combine chez lui avec une religion profonde, une grande tendresse d'âme et une merveilleuse intelligence de la vie. C'est une félicité que de l'entendre. Je le trouve un homme admirable à étudier dans l'intimité de son caractère : bien différent de ces hommes à grand renom, qui ne sont beaux à voir que dans leurs livres, tout comme les araignés et les vers à soie, qui filent des toiles merveilleuses et sont de vilains petits animaux.

Plus on pratique M. Leclerc, plus on avance dans son intimité, plus on rencontre de ces beautés intérieures, de ces perfections de l'âme insaisissables de loin, et qui ne se révèlent qu'à l'observation de la vie familière. Quelques détenus et certains gardes du pénitencier croient que M. l'aumônier est un homme d'orgueil, d'un orgueil un peu fougueux même. Cette opinion est incroyablement fausse. Pas d'homme au monde plus enfoncé dans l'humilité et le renoncement à soi-même. S'il en était autrement, il ne comprendrait pas le christianisme, qui se résume tout entier dans l'humilité ; et, certes, il le comprend au-delà de toutes expressions. Sa vie est une vie de dévouement et de sacrifice à la mission si délicate et si difficile qu'il a reçue : celle de moraliser les prisonniers. C'est là le secret de tout ce qu'il a fait pendant ces treize dernières années ; il ne faut pas y chercher autre chose.

Ce que l'on a pris pour l'orgueil de l'homme n'est que l'impétuosité de l'apôtre ; certes les martyrs et les Pères de l'Eglise étaient des gens bien orgueilleux. Tout ceci est d'autant plus vrai, que je suis entré à son service avec ce préjugé contre son caractère, et que je n'ai été détrompé que par la claire vue du fond de son âme et j'oserais dire de toute sa vie. Sa mission est si pénible et lui coûte tant, qu'il serait digne d'être blâmé de l'embrasser aussi fortement, si ce n'était que de la gloire ; car c'est vraiment un fagot d'épines qu'il presse sur son sein.

Je trouve que ses conversations valent des livres, mieux que des livres. Impossible d'imaginer, à moins de l'avoir entendu, le charme de ses causeries où il se laisse aller à tout l'entraînement de son imagination : philosophie, politique, anecdotes, historiettes, plaisanteries, malices, tout cela sort de sa bouche sous les formes les plus originales, les plus vives, les plus saillantes, les plus incisives, avec les rapprochements les plus neufs, les plus profonds, et toujours dans un langage admirable de diction, ce qui lui donne une grâce infinie.

Voilà, tel que je connais l'aumônier du pénitencier de St. Vincent de Paul. Ai-je exagéré ses qualités ? Je ne le crois pas. Ai-je caché ses défauts ? Encore bien moins. Je constate, c'est tout.

Le 21.—Je trouve que les hypocrites sont, proportion gardée, beaucoup plus nombreux dans les prisons que dans le monde—ce qui n'est pas peu dire. Ici et plus qu'ailleurs on spéculé sur la religion. Quel profit espère-t-on en retirer ? Attirer, capter l'attention des supérieurs, surtout celle de l'aumônier—qui joue sans contredit le premier rôle dans le pénitencier—car chacun s'imagine qu'il ne dépend que de la volonté de l'aumônier et du préfet pour lui rendre sa liberté. Plus on se confessera, plus on se fera admettre aux sacrements, plus, enfin, on fera parade de tartuferie, plus vite sonnera l'heure de cette liberté dont a tant abusé.

Voilà pourquoi le ministère apostolique dans les prisons ne saurait trop s'entourer de précautions, parcequ'on n'y connaît pas assez les détenus. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y a aucun principe de vertu chez quelques-uns d'entre eux, non ; on rencontre des vertus dans un pénitencier comme on rencontre des fleurs sur le bord des précipices, comme on trouve des diamants dans les eaux fangeuses, comme on voit l'éclair qui déchire la nue dans une nuit d'orage. Mais, qu'elles sont rares ! Bien souvent celui qui arrive avec une vertu chancelante la perd bientôt tout-à-fait au contact de ces monstres du vice et de la méchanceté qui l'ont précédé dans la prison.

(a continuer)

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

PAR LE R. P. LIBERATORE, S. J.

CHAPITRE I.

EN QUOI CONSISTE LE NATURALISME POLITIQUE.—SA MALICE
INTRINSÈQUE.

(suite)

Le fondement et le principe de toutes les erreurs modernes est la scission plus ou moins radicale que l'on voudrait établir entre la nature et la grâce, la raison et la foi. C'est ce qui fut dénoncé par le Pape dans une allocution à l'épiscopat catholique réuni autour de lui lors de la canonisation des Martyrs japonais. Résumant les principales erreurs de notre époque et tout le plan impie des coryphées actuels de la secte antichrétienne, *ces hommes*, dit-il, *détruisent absolument la cohésion nécessaire qui par la volonté de Dieu unit l'ordre naturel et l'ordre surnaturel.* (1)

L'illustre évêque de Poitiers commentant ces paroles fait observer que le chef de l'Église a mis ainsi le doigt sur la plaie la plus gangréneuse et la plus purulente de notre siècle : " Si l'on cherche, dit-il, le premier et le dernier mot de l'erreur contemporaine, on reconnaît avec évidence que ce qu'on nomme l'esprit moderne,

(1) Ab huiusmodi hominibus plane destrui necessariam illam coherentiam quæ Dei voluntate intercedit inter utrumque ordinem, qui tum in natura tum supra naturam est. Allocutio Pii Papæ IX in consistorio diei IX Junii MDCCCLXII.

c'est la revendication du droit acquis ou inné de vivre dans la pure sphère de l'ordre naturel : droit moral tellement absolu, tellement inhérent aux entrailles de l'humanité qu'elle ne peut sans signer sa propre déchéance, sans souscrire à sa honte et à sa ruine, le faire céder devant aucune intervention quelconque d'une raison et à la volonté humaine, devant aucune révélation ni aucune autorité émanant directement de Dieu. Cette attitude indépendante et répulsive de la nature à l'égard de l'ordre surnaturel et révélé constitue proprement l'hérésie du naturalisme ; mot consacré par le langage bientôt séculaire de la secte qui professe ce système impie non moins que par l'autorité de l'Eglise qui le condamne (1).”

Cherchant ensuite l'origine, le principe de ce naturalisme, il le découvre dans le péché même de Lucifer, péché qui fut véritablement un acte de rébellion à l'œuvre surnaturelle établie de Dieu. Le Verbe éternel s'unit hypostatiquement non pas la nature angélique mais la nature humaine ; et subsistant dans cette nature il fut proposé à l'adoration non-seulement des hommes mais encore des anges ; Dieu ayant introduit une seconde fois sur la scène du monde son Fils premier-né, il dit : *Que tous les anges l'adorent !* (2)

Occupant ainsi le milieu entre le monde visible et le monde invisible, Jésus-Christ fut constitué principe de vie et de grâce pour l'univers entier, médiateur, sauveur, illuminateur de tout ce qui était par nature au-dessus et au-dessous de son humanité sacrée. Satan frémit à l'idée de se prosterner devant une nature inférieure à la sienne et de reconnaître comme lui venant d'un Dieu fait homme tous ses dons de grâce et de gloire. “Se jugeant blessé dans la dignité de sa condition native, il se retrancha dans le droit et dans l'exigence de l'ordre naturel ; il ne voulut ni adorer dans un homme la majesté divine, ni accueillir en lui-même un surplus de splendeur et de félicité dérivant de cette humanité déifiée. Au mystère de l'incarnation, il objecta la création ; à l'acte libre de Dieu, il opposa un droit personnel ; enfin contre l'étendard de la grâce, il leva le drapeau de la nature (3).” Ainsi est expliqué par plusieurs insignes Docteurs le péché de Satan, mais abstraction faite de cette opinion, il est certain, d'après l'enseignement de saint Thomas, que le péché de cet esprit mauvais fut de mettre sa fin dernière en ce qu'il lui était possible d'acquies-

(1) Troisième instruction synodale sur les principales erreurs du temps présent. Œuvres, t. v, p. 41.

(2) Hebr. 1, 6. Cum iterum introducit primogenitum suum in orbem terre, dicit et adorent eum omnes angeli ejus.

(3) Troisième instruction synodale, etc., p. 43.

rir par les seules forces de la nature, ou bien de vouloir arriver à la béatitude surnaturelle par ses facultés naturelles, sans le secours de la grâce (1).

Voilà d'où sort ce prétendu esprit moderne, esprit en réalité aussi ancien que le diable, et traînant à la perdition sous de fausses apparences les hommes sottement orgueilleux, et s'étudiant à fasciner, s'il était possible, même les élus. L'illustre évêque en distingue plusieurs degrés, suivant que cet esprit en est lui-même plus ou moins absolu, et qu'il s'arrête seulement aux conséquences, ou qu'il remonte jusqu'aux principes.

Le premier degré, le plus mitigé, comprend ceux qui, acceptant la présence et l'autorité de Jésus-Christ dans l'ordre des choses privées et religieuses, l'évincent seulement des choses publiques et temporelles. "Le Verbe de qui saint Jean nous dit énergiquement " *qu'il s'est fait chair* (1) " ils veulent qu'il n'ait guère pris de l'humanité que les côtés spirituels ; et, tandis que le symbole enseigne " *qu'il est descendu du ciel et s'est incarné pour les hommes* (2) " c'est-à-dire pour des êtres essentiellement composés d'un corps et d'une âme et appelés à la vie sociale, ils insinuent que les conséquences de l'incarnation n'ont trait qu'aux âmes séparées de leur enveloppe corporelle ou du moins qu'aux individus pris en dehors de la vie civile et publique. De là une séparation formelle entre les devoirs du chrétien et les devoirs du citoyen ; de là des remontrances plus ou moins respectueuses à l'Épouse de Jésus-Christ, des théories qui lui font sa part, qui déterminent sa compétence et son incompétence ; de là enfin toute cette école nouvelle qui avec des nuances diverses, entreprend de faire l'éducation de l'Église sur un certain nombre de questions pratiques et s'intitule plus ou moins ouvertement l'école des *catholiques sincères et indépendants* (3). "

(1) In hoc appetit esse similis Deo, quia appetit ut finem ultimum beatitudinis id ad quod virtute suæ nature poterat pervenire ; avertens suum appetitum a beatitudine supernaturali quæ est ex gratia Dei. Vel si appetit ut ultimum finem illam Dei similitudinem quæ datur ex gratia, voluit hoc habere per virtutem suæ nature, non ex divino auxilio secundum Dei dispositionem. Et hoc consonat dictis Anselmi qui dicit quod appetit illud ad quod pervenisset, si stetisset. Et hæc duo quodammodo in idem redeunt ; quia secundum utrumque appetit finalem beatitudinem per suam virtutem habere, quod est proprium Dei." Summ. theol. l. q. 63, a. 3 c. Il a cherché à être semblable à Dieu en ce qu'il a voulu pour fin dernière ce à quoi il pouvait parvenir par la seule force de sa nature, s'éloignant ainsi de la béatitude surnaturelle qui est l'effet de la grâce de Dieu. Ou bien s'il a désiré comme sa fin dernière cette ressemblance divine qu'on obtient par la grâce, il a voulu l'obtenir en vertu de sa nature, sans le secours divin, ainsi que Dieu l'avait disposé. Et cela s'accorde avec les paroles de saint Anselme (*De casu diaboli*. c. 4) qui dit qu'il a désiré ce à quoi il fut parvenu, s'il eût été fidèle.

Ces deux opinions reviennent du reste à peu près au même ; car suivant l'une et l'autre le démon a voulu obtenir sa béatitude finale par ses seules forces, ce qui est le propre de Dieu.

(2) Propter nos homines. Symbol. Nicæn.

(3) Troisième instruction synodale, etc., p. 46, 7.

Le second degré est le naturalisme de ceux qui " posent en principe que cet ordre surnaturel étant de surérogation et comme de luxe, demeure nécessairement facultatif ; que chacun peut licitement refuser de s'y engager, ou, après y être entré, en sortir à son gré ; que l'ordre de la nature subsiste dans son intégrité et sa perfection propre, avec ses vérités, ses préceptes, sa sanction, et qu'il offre toujours à la créature raisonnable une fin assortie à la pure nature, et des moyens suffisants pour atteindre cette fin. Pour ces hommes la question de religion positive n'étant qu'une affaire de choix et de goût, l'Etat, tout en assurant aux citoyens qui appartiennent à un culte quelconque la liberté de le suivre, doit, pour sa part, exercer le sacerdoce de l'ordre naturel, et poser l'éducation nationale, l'enseignement des lettres, de l'histoire, de la philosophie, de la morale en un mot, toute la législation et toute l'organisation sociale sur un fondement neutre, ou plutôt sur un fondement commun et résoudre ainsi en dehors de tout élément révélé le problème de la vie humaine et du gouvernement public. C'est ce que le jargon du jour nomme l'Etat laïque, la société sécularisée, tenant en réserve la qualification de *clérical* à l'adresse de tout laïque et séculier qui n'est pas renégat de son baptême et transfuge de son Eglise (1)."

Ces deux degrés constituent pour ainsi parler le naturalisme modéré qui rejette seulement les conséquences de l'ordre naturel sans l'assaillir dans sa propre existence. Si non que l'erreur ne peut s'arrêter à mi-chemin, sans se détruire elle-même en se contredisant. Force lui est donc de faire toute sa route. " Si l'intervention surnaturelle de Dieu, poursuit le docte prélat, dans le domaine de la nature et de la raison est possible et réelle, comment imaginer que ces conséquences n'aient rien d'obligatoire, non-seulement pour les individus, mais même pour les sociétés ? Dans une pareille question, admettre ou supposer le fait, c'est se résigner à la loi. Or cette loi surnaturelle et positive, le déisme rationaliste la rejette inexorablement. Pour lui les conditions essentielles dans lesquelles le Dieu créateur a dû poser sa créature raisonnablement sont des conditions immuables, définitives, incapables de modification quelconque, même sous prétexte de perfectionnement. Qu'on reconnaisse à Dieu une action conservatrice, une providence générale : à la bonne heure ; mais à la condition que la suprématie inaliénable de la raison et l'autonomie rigoureuse de la nature humaine ne seront atteintes par aucune révélation *extra* ou *supra* naturelle, par aucune introduction personnelle

(1) Troisième instruction synodale. etc., p. 47.

de la divinité dans le monde terrestre. C'est pourquoi toute incarnation, toute immixtion du monde angélique ou des esprits mauvais, tout miracle, toute prophétie, toute mission céleste, toute autorité spirituelle, tout rite sacramentel, doivent être relégués ou parmi les fraudes, ou parmi les superstitions, ou parmi les inventions poétiques et légendaires, ou parmi les figures symboliques, ou enfin si quelqu'une de ces choses peut être admise, c'est à titre de phénomène inexplicable pour les simples, inexplicable peut-être encore pour les doctes, mais qu'une science plus avancée, une critique plus perfectionnée expliquera tôt ou tard (1)."

Encore qu'il soit très-avancé, ce terme n'est pourtant pas encore le terme extrême du naturalisme. Ce terme extrême ne se rencontre que dans le comble de l'impiété, c'est-à-dire dans le panthéisme. "S'il existe un Dieu distinct de la nature, l'arrêt par lequel la philosophie interdit à ce Dieu toute ingérence personnelle dans l'ordre de la nature et dans la direction de la société humaine ne sera jamais qu'un arrêt arbitraire et contestable. Si la divinité et l'humanité sont deux réalités différentes, en vertu de quelle autorité celle-ci tracera-t-elle à celle-là le cercle qu'elle ne doit pas franchir? La base du naturalisme sera donc chancelante tant qu'on reconnaîtra ces deux termes respectifs, l'être divin et l'être créé. Au contraire l'ordre surnaturel sera déraciné foncièrement, s'il est établi que Dieu et la création sont un seul et même être, et que la divinité comprend dans son sein l'humanité, la nature, le monde. Tel est le thème déjà vieilli du naturalisme allemand. naturalisme radical en ce qu'il proclame la Nature Dieu (2)."

On voit que de ces quatre degrés de naturalisme, les deux premiers peuvent être réunis sous la dénomination commune de naturalisme politique, les deux derniers sous celle de naturalisme philosophique. Ceux-là soustraient la société à la révélation et se résument dans la séparation de l'Eglise et de l'Etat commencée au premier degré, consommée au second; ceux-ci soustraient la science à la révélation, l'un en refusant à Dieu le pouvoir d'en être le maître, l'autre en détruisant Dieu lui-même. Le déisme et le panthéisme regardent directement l'intelligence, et en corrompant la connaissance, ils s'étendent ensuite à la volonté; la sécularisation de l'Etat vise proprement la pratique et corrompt ensuite l'esprit par la force réactionnaire de la logique qui ne peut souffrir longtemps que le fait soit en désaccord avec l'idée et la pratique avec la théorie.

(1) Ibid, page 48.

(2) Ibid. p. 49.

Or encore que la rigueur de la logique pousse à passer du naturalisme politique au naturalisme philosophique, l'absurdité manifeste de celui-ci est d'un puissant secours, au moins à l'esprit des foules chez lesquelles le bon sens à plus de force que le raisonnement. La contradiction évidente qui apparaît dans la confusion en un même être de l'infini et du fini, de l'immuable et du changeant, du nécessaire et du contingent sera un perpétuel obstacle à ce que l'extravagance panthéistique devienne maîtresse de l'intelligence commune. En quelque temps que ce soit, et quelque effort qu'elle fasse, elle ne pourra jamais être que le triste privilège de quelques esprits excessifs, irréductibles dans leur erreur, qui s'étant égarés par hasard à accepter un principe, ne reculent pas devant toute conséquence qui en dérive, quelque excentrique qu'elle soit.

D'un autre côté le déisme se trouve dans des conditions pires encore, en tant qu'il a contre lui outre le bon sens la logique. Le bon sens fait comprendre aisément que la toute-puissance de Dieu n'a pu être épuisée par aucun ordre de choses créées, ni sa raison infinie mesurée par l'étroite portée de notre esprit court. Tout homme de sens comprendra facilement que Dieu, à supposer toujours qu'il le veuille, peut opérer d'autres effets auxquels ne s'étendent pas les forces communiquées par lui à la nature, et manifester d'autres vérités que la faible lueur de l'intellect créé est insuffisante à découvrir. Qui oserait dicter à Dieu des lois relativement à ses créatures? Que si, nonobstant un raisonnement si évident, on s'obstine à nier la possibilité de ces deux choses, en rigueur de logique on sera contraint d'identifier la nature avec Dieu, et l'esprit de l'homme avec l'esprit de Dieu. C'est pourquoi le déisme ne trouve à se réfugier que dans quelques esprits médiocres qui s'arrêtent à mi-chemin dans l'erreur et ne savent ni retourner en arrière et revenir à la rectitude du bon sens naturel, ni pousser en avant jusqu'aux dernières conséquences de leur raison renversée.

Il en va autrement du naturalisme politique. La distinction de la volonté et de l'intelligence, de l'ordre pratique et de l'ordre spéculatif est un point d'arrêt suffisant pour les esprits plus intéressés à la pratique qu'à la théorie; et de plus, quant à la pratique en elle-même, il trouve un puissant appui dans la répugnance opiniâtre de la nature corrompue à se soumettre à une autorité supérieure. Ici encore Mgr. Pie, dont l'écrit mériterait d'être cité en entier, fait une très-belle observation: "Le grand nombre se jette volontiers dans les bras de ce naturalisme plus ou moins spécieux, plus ou moins adouci dont nous avons parlé tout à l'heure. L'orgueil humain y trouve une satisfaction suffisante, et les autres passions n'y rencontrent pas de contradiction incom-

modé. Moyennant la part laissée à Dieu et aux idées morales, il reste une garantie d'ordre et de tranquillité, ce qui n'est pas indifférent aux esprits positifs et conservateurs ; et l'on échappe cependant en tout ou en partie à la tutelle humiliante et gênante de la révélation et de l'autorité chargée de l'interpréter et de l'appliquer, ce qui est le point capital (1).»

Le Pontife romain agit donc avec sagesse, quand dans son Encyclique du 8 décembre 1864 appliquant ses soins à cette maladie si dangereuse et si universellement nuisible, il commença par proscrire ce naturalisme politique, c'est-à-dire la séparation de l'Etat et de l'Eglise, et ce qui en est la conséquence immédiate, l'absolue liberté de conscience et la libre manifestation publique de l'erreur. « Vous n'ignorez certainement pas, Vénérables Frères, qu'en ce temps il en est beaucoup qui appliquant à la société civile le principe impie et absurde du naturalisme, comme ils l'appellent, ne craignent pas d'enseigner que la meilleure condition de la société publique et le progrès social requièrent absolument que la société humaine soit constituée et gouvernée sans nul souci de la religion, comme si elle n'existait pas, ou au moins sans mettre aucune différence entre la vraie et les fausses religions (2).» Ainsi parle notre Saint Père le Pape Pie IX.

En quoi, pour éviter toute équivoque, on doit soigneusement distinguer entre le principe et l'application pratique que l'on en fait vu les circonstances, autrement dit, entre la *thèse* et l'*hypothèse*. Le Saint-Père ne condamne pas ici la dure nécessité où serait un Etat de tolérer et de laisser libres les cultes même hétérodoxes en accordant à tous indistinctement, catholiques et non-catholiques, des droits égaux et la faculté de professer publiquement leur religion, parce que la division religieuse a mis le désaccord entre les citoyens. Une pareille société n'étant pas dans une condition normale vis-à-vis de la révélation, il faut que le gouvernant et les lois s'attempèrent à l'état d'infirmité du sujet, évitant des maux pires et assurant la paix commune. Mais ce qui est condamné par le Saint-Père, c'est la maxime que cette sorte de gouvernement est la meilleure et la plus conforme au véritable progrès ; s'il en était ainsi, ce n'est pas seulement à ces sociétés que nous venons de dire, mais à toutes en général, même à celles composées exclu-

(1) Ibid. p. 51,

(2) Probe noscitis, Venerabiles Fratres, hoc tempore non paucos repereri qui civili consortio impium absurdumque naturalismi, uti vocant, principium applicantes audent dicere "optimam societatis publicæ rationem civilemque progressum omnino requirere ut humana societas constitutatur et gubernetur, nullo habito ad religionem respectu, ac si ea non existeret, vel saltem nullo facto veram inter falsasque religiones discrimine." § Etsi autem.

sivement ou presque exclusivement de catholiques, que cette forme du gouvernement devrait s'appliquer. Cela est condamné dans l'Encyclique papale comme étant le fruit de mort des principes impies et absurdes du naturalisme politique. Avec quelle raison, nous allons le voir.

Pour comprendre la malice du naturalisme politique, il suffit de considérer qu'en séparant l'Etat de l'Eglise, il en arrive à priver le genre humain du bénéfice de la rédemption. Jésus-Christ ayant réparé l'homme envoya ses apôtres refaire les peuples et les nations en les réunissant dans l'unité de l'Eglise et en les plaçant sous ses influences surnaturelles. De cette manière, chacun des éléments de la société humaine fut élevé à un état de hauteur plus grand et plus sublime ; le mariage ayant la dignité d'un sacrement, l'amour conjugal devenu l'image de celui qui existe entre Jésus-Christ et l'Eglise, la paternité changée en un ministère sacré de coopération avec Dieu pour la propagation et l'éducation des élus ; les lois ne pouvant plus dégénérer en injuste oppression, grâce aux principes évangéliques qui leur rendent la chose impossible, leur exécution devenue plus supportable par le moyen du précepte et de la sanction divine. Les gouvernants n'apparurent plus comme des hommes dominant d'autres hommes, mais comme des lieutenants de Dieu en ce qui touche la vie terrestre qui passe, et l'obéissance des sujets ne fut plus une soumission humiliante à son semblable, mais un témoignage honorable de respect rendu à Dieu lui-même dans la personne de ses représentants terrestres. Or tranchez ce lien qui unit l'Etat à l'Eglise, et toute chose étant retournée à la pure nature, ces inappréciables avantages sont perdus : l'individu, la famille, l'Etat n'agissent plus qu'avec les seules forces qu'ils trouvent en eux ; et ce que peuvent ces forces, les désordres de la société païenne nous le disent assez. " Privé de la lumière et de la grâce dont Jésus-Christ est l'auteur et le dispensateur, l'homme individuel ne possède ni ne pratique les vertus surnaturelles qui le poseraient dans l'amitié de Dieu et il n'acquiert pas non plus les mérites qui pourraient seuls lui assurer la félicité et la gloire de l'autre vie. Le naturalisme est pour les particuliers la route certaine de l'enfer. Et quant aux sociétés, en rejetant le joug légitime et glorieux de celui à qui le Père céleste a donné toutes les nations en apanage, elles deviennent la proie de toutes les ambitions, de toutes les cupidités, de tous les caprices de leurs maîtres d'un jour, et passant sans cesse de la rébellion à la servitude, de la licence à la tyrannie, elles ne tardent pas à perdre avec l'honneur chrétien et la liberté chrétienne tout honneur et toute liberté (1). "

(1) Troisième instruction synodale, etc., p. 51.

Maïs cette prétendue séparation n'est pas seulement pernicieuse, elle est illogique. Si le corps est ordonné à l'âme, la vie présente à la vie future, comment voulez-vous désunir et dépouiller de tout rapport mutuel les autorités qui dirigent l'une et l'autre de ces deux parties de l'homme ? Le moyen peut-il rester moyen s'il ne se rapporte et ne se relie à la fin ? Or le bonheur terrestre auquel pourvoit l'Etat n'est qu'un moyen par rapport au bonheur céleste auquel conduit l'Eglise. Comment donc séparerez-vous ce que Dieu et la nature ont uni ? Allez-vous faire du moyen la fin, sans chercher autre chose que le bonheur terrestre ? Mais alors que deviendra la vie humaine ? Quel désordre n'introduirez-vous pas dans l'homme ? La vie qui passe séparée des destinées éternelles est sans valeur pour lui ; elle ne se distingue plus de celle des bêtes. Elle lui est même inférieure, car ce qui en celle-ci n'est qu'une pure négation devient en celle-là la privation d'un rapport qui devrait y exister. Bel avantage pour l'homme de vivre en société ! La vie sauvage ne serait-elle pas préférable ?

Quand Dieu avec le premier germe de la famille jeta les bases premières de la société, il proféra cet oracle sublime : "*Il n'est pas bon à l'homme d'être seul, faisons-lui une aide qui lui ressemble* (1)." Voilà l'idée et le but de toute société humaine, domestique ou civile : d'être à l'homme un secours conforme à sa nature. Or pour un être quelconque y a-t-il secours là où rien ne vient l'aider à atteindre sa fin ? Et quelle est la fin de l'homme immortel sinon d'obtenir le salut éternel ? Donc la société, si elle ne veut faillir à sa propre essence, ne peut exclure son rapport au salut éternel de ses membres, salut dont l'Eglise est la règle vivante. Donc la société ne peut logiquement se séparer de l'Eglise.

Et rien ne sert de dire que cette séparation n'empêche pas les individus de se laisser gouverner à leur gré par l'Eglise. Parce que d'abord cela ne détruit pas la force de notre argument, car il serait toujours vrai de dire que la société n'est d'aucun secours à l'homme pour lui faire atteindre sa fin dernière ; ensuite cette séparation tranche le lien qui unit naturellement la vie présente à la vie future et introduit un dualisme irrationnel entre ce qui doit rendre l'homme heureux et ce qui doit rendre heureuse la société ; comme si la société était "autre chose qu'une aggrégation d'hommes qui s'entendent" (2). Enfin la séparation dont il s'agit brise l'unité de la personne humaine et expose l'homme au danger

(1) Non est bonum esse hominem solum : faciamus ei adjutorium simile sibi. Gen. II, 18.

(2) Non aliunde beata civitas, aliunde homo ; cum aliud civitas non sit quam concors hominum multitudo. S. Aug. Epist. 155.

de se trouver entre des devoirs qui se contredisent, devoirs de catholique d'une part, devoirs de citoyen d'autre part, car dans un Etat séparé de l'Eglise on voit aisément les lois civiles en désaccord avec les lois ecclésiastiques, quelquefois même avec les lois divines. Que feront alors les individus? Mépriseront-ils les premières, encourageant ainsi la colère et le châtement du roi de la terre? Ou bien transgresseront-ils les secondes, encourageant par là la colère et le châtement du roi des cieux? La maxime de saint Pierre est évidente, c'est lui le premier a dit : "*Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes* (1)." Mais est-elle donc la meilleure, est-elle donc la plus conforme au progrès de cette forme de gouvernement qui réduit les citoyens à la dure nécessité de sacrifier leur position, leur liberté, leur vie peut-être pour ne pas livrer leur conscience? Et les partisans de cet absurde système ont encore le front de s'appeler les défenseurs de la liberté de conscience et les promoteurs du bien public!

Mais à part ces considérations, il n'est besoin que d'un argument pour réfuter ce système, et cet argument est celui-ci : par ce système le genre humain est posé en dehors du plan divin. En créant l'univers, Dieu n'a pas établi deux ordres parallèles, l'un naturel, l'autre surnaturel, mais il a établi un seul ordre, composé de deux éléments, la nature exaltée par la grâce ou la grâce principe vivificateur de la nature. Il n'a pas confondu ces deux ordres, il les a coordonnés. Un a été le type, un le principe moteur, et une la fin dernière de la création : Jésus-Christ. "*Je suis l'alpha et l'omega, le principe et la fin* (2)." Tout le reste est ordonné à lui. Le but de l'existence humaine est de former le corps mystique de ce Jésus-Christ, de ce chef des élus, de ce prêtre éternel, de ce roi de l'immortel royaume et de la société des éternels glorificateurs de Dieu. Ceci posé, comment pouvez-vous soustraire à l'ordre surnaturel la société humaine, l'homme agrandi par son union mutuelle avec les autres hommes? N'est-ce pas là le remplacer en dehors du système divin, du plan formé par le suprême architecte de la nature? Et par suite de cette constitution, l'homme individuel ou collectif ne sera-t-il pas un hors-d'œuvre, un être innaturel, comme une sorte de planète sortie de son orbite et de l'influence attractive de son soleil? Et ainsi soustrait à l'action de l'éternel soleil, l'homme pourra-t-il rencontrer autre chose que la perdition et la ruine?

Nous terminerons par ces éloquents paroles de l'évêque de Poitiers, nous ne pourrions être ni plus expressifs ni plus autorisés :

(1) Obedire oportet Deo magis quam hominibus. Act. v. 29.

(2) Ego sum Alpha et Omega, Initium et finis. Apoc. XXII, 6.

“Séparée et dépouillée du Christ, la nature humaine constitue pleinement ce que les saintes Ecritures appellent *le monde* ; ce monde dont Jésus-Christ n'est pas (1), pour lequel il ne prie pas (2), auquel il a dit malheur (3) ; ce monde dont le diable est le prince et la tête (4) et dont la sagesse est ennemie de Dieu (5) à ce point que vouloir être ami de ce siècle, c'est être constitué adversaire de Dieu (6) ; ce monde qui parce qu'il ignore le Christ sauveur, sera ignoré du Christ rémunérateur : *qui ignorat, ignorabitur* (7), et recueillera la terrible sentence : “ Je ne vous connais pas (8) ; ” ce monde enfin dont les voies aboutissent à l'enfer (9). Tant que dure la vie présente, c'est l'œuvre de la grâce, par conséquent l'œuvre de l'Eglise, de retirer les créatures de cet état de mondanité, en les rendant à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à leur destination bienheureuse (10). Certes elles s'y emploient intérieurement et extérieurement, avec une persistance que rien n'arrête, avec un amour que rien ne déconcerte.

Mais si la nature demeure rebelle à l'encontre de tous les efforts de la grâce et de l'Eglise, si elle ne se laisse pas éclairer, affranchir, racheter, restaurer par leur action surnaturelle, si elle reste mondaine, profane, terrestre, par cela seul et indépendamment de toute autre délit, elle est sous le coup de la disgrâce et de la damnation. A considérer son état actuel et réel, et nonobstant la bonté persistante de ses éléments essentiels, la nature est *péché*. Qu'on parle tant qu'on voudra des droits de l'homme ; il en est deux qu'il ne faudrait point oublier. L'homme apporte en naissant le droit à l'enfer. Ce n'est que par Jésus-Christ qu'il peut revendiquer le droit à la résurrection et à la vie bienheureuse. Quant à replacer l'homme en dehors de Jésus-Christ, de façon à lui refaire un ordre de pure nature avec une fin purement naturelle et un droit à la béatitude naturelle, tous les efforts du naturalisme n'y parviendront jamais. On ne changera pas les plans primitifs du Tout-Puissant. Bien plutôt, au péché de son origine, l'homme de la pure nature ajoutera le péché actuel et personnel,

(1) Joán, VIII, 23.

(2) Ibid, XVII, 9.

(3) Matt. XVIII, 7.

(4) Matt. XVI, 12.

(5) Rom. VIII, 7.

(6) Jacob. IV, 4.

(7) 1 Cor. XIV, 38.

(8) Luc. XIII, 25, 27.

(9) Et in fine illorum, interi. Eccli. XXI, 11.

(10) Joan. XVII, 6, 15, 16.

puisqu'en fermant son oreille à la révélation et son cœur à la grâce divine, il se rendra coupable de la plus grave de toutes les fautes qui est le péché d'infidélité. Et alors par un juste jugement de Dieu, n'ayant pas voulu comprendre le degré d'honneur auquel il était appelé, il descendra au niveau des êtres sans raison, et, par plus d'un côté, il leur deviendra semblable (1). C'est de cette sorte d'homme que l'apôtre saint Jude a parlé. *Blasphémateurs des choses surnaturelles qu'ils ignorent et veulent systématiquement ignorer, ils se corrompent dans les choses naturelles qu'ils connaissent par un instinct animal* plutôt que véritablement raisonnable... *Nuées sans eau qui sont promenées au gré des vents, des vents des opinions et des vents des passions; arbres d'automne, qui poussent des fleurs incapables de donner des fruits, arbres doublement morts, et quant à la vie de la foi et quant à la vie de la raison, arbres déracinés et destinés au feu; étoiles errantes auxquelles une tempête noire et ténébreuse est réservée pour l'éternité* (2). Cela demeure donc établi : il n'y a pas de refuge pour la nature en dehors de Jésus-Christ. "Il faut choisir entre les deux, dit le martyr saint Ignace : ou le courroux éternel de Dieu dans l'autre vie, ou sa grâce dans la vie présente : *Unum igitur e duobus; aut futura timenda est ira, aut præsens diligenda gratia* (Epist. ad Ephes) (3)."

(1) Psal. XL. VIII, 13.

(2) *Hi autem quæcumque quidem ignorant, blasphemant; quæcumque autem naturaliter, tanquam muta animalia, norunt, in his corrumpuntur... Nubes sine aqua, quæ a ventis circumferuntur; arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ; ... sidera errantia, quibus procella tenebrarum servata est in æternum.* Jud. 10, 12, 18.

(3) Troisième instruction synodale, etc., p. 153-155.

(à continuer.)

LE PAYS DES FOURRURES

CHAPITRE X.

LE COURANT DU KAMTCHATKA.

On peut facilement imaginer l'accueil qui fut fait à la jeune Kalumah par les habitants du fort. Pour eux, c'était comme si le lien rompu avec le reste du monde se renouait. Mrs. Mac Nap, Mrs. Raë et Mrs. Joliffe lui prodiguèrent leurs caresses. Kalumah, ayant tout d'abord aperçu le petit enfant, courut à lui et le couvrit de ses baisers.

La jeune Esquimaude fut vraiment touchée des hospitalières façons de ses amis d'Europe. Ce fut à qui lui ferait fête. On fut enchanté de savoir qu'elle passerait tout l'hiver à la factorerie, car l'année, trop avancée déjà, ne lui permettait pas de retourner aux établissements de la Nouvelle-Géorgie.

Mais si les habitants du fort Espérance se montrèrent très-agréablement surpris par l'arrivée de la jeune indigène, que dut penser Jasper Hobson, quand il vit apparaître Kalumah au bras de Mrs. Paulina Barnett? Il ne put en croire ses yeux. Une pensée subite, qui ne dura que le temps d'un éclair, traversa son esprit, — la pensée que l'île Victoria, sans que s'en fût aperçu, et en dépit des relèvements quotidiens, avait atterri sur un point du continent.

Mrs. Paulina Barnett lut dans les yeux du lieutenant Hobson cette invraisemblable hypothèse, et elle secoua négativement la tête.

Jasper Hobson comprit que la situation n'avait aucunement changé, et il attendit que Mrs. Paulina Baruett lui donnât l'explication de la présence de Kalumah.

Quelques instants plus tard, Jasper Hobson et la voyageuse se promenaient au pied du cap Bathurst, et le lieutenant écoutait avidement le récit des aventures de Kalumah.

Ainsi donc, toutes les suppositions de Jasper Hobson s'étaient réalisées ! Pendant la tempête, cet ouragan, qui chassait du nord-est, avait rejeté l'île errante hors du courant ! Dans cette horrible nuit du 30 au 31 août, l'icefield s'était rapproché à moins d'un mille du continent américain ! Ce n'était point le feu d'un navire, ce n'était point le cri d'un naufragé qui frappèrent à la fois les yeux et les oreilles de Jasper Hobson ! La terre était là, tout près, et, si le vent eut soufflé une heure de plus dans cette direction, l'île Victoria eût heurté le littoral de l'Amérique russe !

Et, à ce moment, une saute de vent, fatale, funeste, avait repoussé l'île au large de la côte ! L'irrésistible courant l'avait reprise dans ses eaux, et, depuis lors, avec une vitesse excessive que rien ne pouvait enrayer, poussée par ces violentes brises du sud-est, elle avait dérivé jusqu'à ce point dangereux, situé entre deux attractions contraires, qui toutes deux pouvaient amener sa perte et celle des infortunés qu'elle entraînait avec elle !

Pour la centième fois, le lieutenant et Mrs. Paulina Barnett s'entretenirent de ces choses. Puis, Jasper Hobson demanda si des modifications importantes du territoire s'étaient produites entre le cap Bathurst et la baie des Morses.

Mrs. Paulina Barnett répondit qu'en certaines parties le niveau du littoral semblait s'être abaissé et que les lames couraient là où naguère le sol était au dessus de leur atteinte. Elle raconta aussi l'incident du cap Esquimau, et fit connaître la rupture importante qui s'était produite en cette portion du rivage.

Rien n'était moins rassurant. Il était évident que l'icefield, base de l'île, se dissolvait peu à peu, que les eaux relativement plus chaudes en rongeaient la surface intérieure. Ce qui s'était passé au cap Esquimau pouvait à chaque instant se produire au cap Bathurst. Les maisons des factoreries pouvaient à chaque heure de la nuit ou du jour s'engouffrer dans un abîme, et le seul remède à cette situation, c'était l'hiver, cet hiver avec toutes ses rigueurs, cet hiver qui tardait tant à venir !

Le lendemain, 4 septembre, une observation faite par le lieutenant Hobson démontra que la position de l'île Victoria ne s'était pas sensiblement modifiée depuis la veille. Elle demeurait immobile entre les deux courants contraires, et, en somme, c'était maintenant la circonstance la plus heureuse qui pût se présenter.

« Que le froid nous saisisse ainsi, que la banquise nous arrête, dit Jasper Hobson, que la mer se solidifie autour de nous, et je

regarderai notre salut comme assuré. Nous ne sommes pas à deux cents milles de la côte en ce moment, et, en s'aventurant sur les icefields durcis, il sera possible d'atteindre soit l'Amérique russe, soit les rivages de l'Asie. Mais l'hiver, l'hiver à tout prix et en toute hâte !”

Cependant, et d'après les ordres du lieutenant, les derniers préparatifs de l'hivernage s'achevaient. On s'occupait de pourvoir à la nourriture des animaux domestiques pour tout le temps que durerait la longue nuit polaire. Les chiens étaient en bonne santé et s'engraissaient à ne rien faire, mais on ne pouvait trop en prendre soin, car les pauvres bêtes auraient terriblement à travailler, lorsqu'on abandonnerait le fort Espérance pour gagner le continent à travers le champ de glace. Il importait donc de les maintenir dans un parfait état de vigueur. Aussi la viande saignante, et principalement la chair de ces rennes qui se laissaient tuer aux environs de la factorerie, ne leur fut-elle point ménagée.

Quant aux rennes domestiques, ils prospéraient. Leur étable était convenablement installée, et une récolte considérable de mousses avait été emmenagée à leur intention dans les magasins du fort. Les femelles fournissaient un lait abondant à Mrs. Joliffe, qui l'employait journellement dans ses préparations ordinaires.

Le caporal et sa petite femme avaient aussi refait leurs semailles, qui avaient si bien réussi pendant la saison chaude. Le terrain avait été préparé avant les neiges pour les plans d'oseille, de cochléarias et du thé du Labrador. Ces précieux antiscorbutiques ne devaient pas manquer à la colonie.

Quant au bois, il remplissait les hangars jusqu'au faitage. L'hiver rude et glacial pouvait maintenant venir et la colonne de mercure geler dans la cuvette du thermomètre, sans qu'on fût réduit, comme à l'époque des derniers grands froids, à brûler le mobilier de la maison. Le charpentier Mac Nap et ses hommes avaient pris leurs mesures en conséquence, et les débris provenant du bateau en construction fournirent même un notable surcroît de combustible.

Vers cette époque, on prit déjà quelques animaux qui avaient revêtu leur fourrure hivernale, des martres, des wisons, des renards bleus, des hermines. Marbre et Sabine avaient obtenu du lieutenant l'autorisation d'établir quelques trappes aux abords de l'enceinte. Jasper Hobson n'avait pas cru devoir leur refuser cette permission, dans la crainte d'exciter la défiance de ses hommes, car il n'avait aucun prétexte sérieux à faire valoir pour arrêter l'approvisionnement des pelleteries. Il savait pourtant bien que c'était une besogne inutile, et que cette destruction d'ani-

maux précieux et inoffensifs ne profiterait à personne. Toutefois, la chair de ces rongeurs fut employée à nourrir les chiens et on économisa ainsi une grande quantité de viande de rennes.

Tout se préparait donc pour l'hivernage, comme si le fort Espérance eût été établi sur un terrain solide, et les soldats travaillaient avec un zèle qu'ils n'auraient pas eu, s'ils avaient été mis dans le secret de la situation.

Pendant les jours suivants, les observations, faites avec le plus grand soin, n'indiquèrent aucun changement appréciable dans la position de l'île Victoria. Jasper Hobson, la voyant ainsi immobile, se reprenait à espérer. Si les symptômes de l'hiver ne s'étaient encore pas montrés dans la nature inorganique, si la température se maintenait toujours à quarante-neuf degrés Fahrenheit, en moyenne (9° centig. au-dessus de zéro), on avait signalé quelques cygnes qui, s'enfuyant vers le sud, allaient chercher des climats plus doux. D'autres oiseaux, grands volateurs, que les longues traversées au-dessus des mers n'effrayaient pas, abandonnaient peu à peu les rivages de l'île. Ils savaient bien que le continent américain ou le continent asiatique, avec leur température moins âpre, leurs territoires plus hospitaliers, leurs ressources de toutes sortes, n'étaient pas loin, et que leurs ailes étaient assez puissantes pour les y porter. Plusieurs de ces oiseaux furent pris, et, suivant le conseil de Mrs. Paulina Barnett, le lieutenant leur attacha au cou un billet en toile gommée, sur lequel étaient inscrits la position de l'île errante et les noms de ses habitants. Puis on les laissa prendre leur vol, et ce ne fut pas sans envie qu'on les vit se diriger vers le sud.

Il va sans dire que cette opération se fit en secret et n'eut d'autres témoins que Mrs. Paulina Barnett, Madge, Kalumah, Jasper Hobson et le sergent Long.

Quant aux quadrupèdes emprisonnés dans l'île, ils ne pouvaient plus, eux, aller chercher dans les régions méridionales leurs retraites accoutumées de l'hiver. Déjà, à cette époque de l'année, après que les premiers jours de septembre s'étaient écoulés, les rennes, les lièvres polaires, les loups eux-mêmes, auraient dû abandonner les environs du cap Bathurst, et se réfugier du côté du lac du Grand-Ours ou du lac de l'Esclave, bien au-dessus du Cercle polaire. Mais cette fois, la mer leur opposait une infranchissable barrière, et ils devaient attendre qu'elle se fût solidifiée par le froid, afin d'aller retrouver des régions plus habitables. Sans doute, ces animaux, poussés par leur instinct, avaient essayé de reprendre les routes du sud, mais, arrêtés au littoral de l'île, ils étaient, par instinct aussi, revenus aux approches du fort Espé

rance, près de ces hommes, prisonniers comme eux, près de ces chasseurs, leurs plus redoutables ennemis d'autrefois.

Le 5, le 6, le 7, le 8 et le 9 septembre, après observation, on ne constata aucune modification dans la position de l'île Victoria. Ce vaste remous, situé entre les deux courants, dont elle n'avait point abandonné les eaux, la tenait stationnaire. Encore quinze jours, trois semaines au plus de ce *statu quo*, et le lieutenant Hobson pourrait se croire sauvé.

Mais la mauvaise chance ne s'était pas encore lassée, et bien d'autres épreuves terribles, surhumaines, on peut le dire, attendaient encore les habitants du fort Espérance!

En effet, le 10 septembre, le point constata un déplacement de l'île Victoria. Ce déplacement, peu rapide jusqu'alors, s'opérait dans le sens du nord.

Jasper Hobson fut atterré! L'île était définitivement prise par le courant de Kamtchatka! Elle dérivait du côté de ces parages inconnus où se forment les banquises! Elle s'en allait vers ces solitudes de la mer polaire, interdites aux investigations de l'homme, vers les régions dont on ne revient pas!

Le lieutenant Hobson ne cacha point ce nouveau danger à ceux qui étaient dans le secret de la situation. Mrs. Paulina Barnett, Madge, Kalumah, aussi bien que le sergent Long, reçurent ce nouveau coup avec courage et résignation.

« Peut-être, dit la voyageuse, l'île s'arrêtera-t-elle encore! Peut-être son mouvement sera-t-il lent! Espérons toujours...et attendons! L'hiver n'est pas loin, et, d'ailleurs, nous allons au-devant de lui. En tout cas, que la volonté de Dieu s'accomplisse!

— Mes amis, demanda le lieutenant Hobson, pensez-vous que je dois prévenir nos compagnons? Vous voyez dans quelle situation nous sommes, et ce qui peut nous arriver! N'est-ce pas assumer une responsabilité trop grande que de leur cacher les périls dont ils sont menacés?

— J'attendrais encore, répondit sans hésiter Mrs. Paulina Barnett. Tant que nous n'avons pas épuisé toutes les chances, il ne faut pas livrer nos compagnons au désespoir.

— C'est aussi mon avis, » ajouta simplement le sergent Long.

Jasper Hobson pensait ainsi, et il fut heureux de voir son opinion confirmée dans ce sens.

Le 11 et le 12 septembre, le déplacement vers le nord fut encore plus accusé. L'île Victoria dérivait avec une vitesse de douze à treize milles par jour. C'était donc de douze à treize milles qu'elle s'éloignait de toute terre, en s'élevant dans le nord, c'est-à-dire en suivant la courbure très-sensiblement accusée du courant du

Kamtchatka sur cette haute latitude. Elle n'allait donc pas tarder à dépasser ce soixante-dixième parallèle qui traversait autrefois la pointe extrême du cap Bathurst, et au-delà duquel aucune terre, continentale ou autre, ne se prolongeait dans cette portion des contrées arctiques.

Jasper Hobson, chaque jour, reportait le point sur sa carte, et il pouvait voir vers quels abîmes infinis courait l'île errante. La seule chance, la moins mauvaise, c'était qu'on allait au-devant de l'hiver, ainsi que l'avait dit Mrs. Paulina Barnett. A dériver ainsi vers le nord, on rencontrerait plus vite, avec le froid, les eaux glacées qui devaient peu à peu accroître et consolider l'icefield. Mais si alors les habitants du fort Espérance pouvaient espérer de ne plus s'effondrer en mer, quel chemin interminable, impraticable peut-être, ils auraient à faire pour revenir de ces profondeurs hyperboréennes ? Ah ! si l'embarcation, toute imparfaite qu'elle était, eût été prête, le lieutenant Hobson n'eût pas hésité à s'y embarquer avec tout le personnel de la colonie ; mais, malgré toute la diligence du charpentier, elle n'était pas achevée et ne pouvait l'être avant longtemps, car Mac Nap était forcé d'apporter tous ses soins à la construction de ce bateau auquel devait être confié la vie de vingt personnes et cela dans des mers très-dangereuses.

Au 16 septembre, l'île Victoria se trouvait de soixante-quinze à quatre-vingt milles dans le nord, depuis le point où elle s'était immobilisée pendant quelques jours entre les deux courants du Kamtchatka et de la baie de Behring. Mais alors des symptômes plus fréquents de l'approche de l'hiver se produisirent. La neige tomba souvent, et parfois en flocons pressés. La colonne mercurielle s'abaissa peu à peu. La moyenne de la température, pendant le jour, était encore de quarante-quatre degrés Fahrenheit (6 à 7° centigr. au-dessus de zéro), mais pendant la nuit elle tombait à trente-deux degrés (zéro du thermomètre centigrade). Le soleil traçait une courbe excessivement allongée au-dessus de l'horizon. A midi, il ne s'élevait plus que de quelques degrés, et il disparaissait déjà pendant onze heures sur vingt-quatre.

Enfin, dans la nuit du 16 au 17 septembre, les premiers indices de glace apparurent sur la mer. C'étaient de petits cristaux isolés, semblables à une sorte de neige, qui faisaient tache à la surface de l'eau limpide. On pouvait remarquer, suivant une observation déjà reproduite par le célèbre navigateur Scoresby, que cette neige avait pour effet immédiat de calmer la houle, ainsi que fait l'huile que les marins "filent" pour apaiser momentanément les agitations de la mer. Ces petits glaçons avaient une tendance à se souder, et ils l'eussent fait certainement en eau calme ; mais les ondulations

des lames les brisaient et les séparaient dès qu'ils formaient une surface un peu considérable.

Jasper Hobson observa avec une extrême attention la première apparition de ces jeunes glaces. Il savait que vingt-quatre heures suffisaient pour que la croute glacée, accrue par sa partie inférieure, atteignît une épaisseur de deux à trois pouces, épaisseur qui suffisait déjà à supporter le poids d'un homme. Il comptait donc que l'île Victoria serait avant peu arrêtée dans son mouvement vers le nord.

Mais jusqu'alors, le jour défaisait le travail de la nuit, et si la course de l'île était ralentie pendant les ténèbres par quelques pièces plus résistantes qui lui faisaient obstacle, pendant le jour, ces glaces, fondues ou brisées, n'enrayaient plus sa marche, qu'un courant, remarquablement fort, rendait très-rapide.

Aussi le déplacement vers les régions septentrionales s'accroissait-il sans que l'on pût rien faire pour l'arrêter.

Au 21 septembre, au moment de l'équinoxe, le jour fut précisément égal à la nuit, et, à partir de cet instant, les heures de la nuit s'accrurent successivement aux dépens des heures du jour. L'hiver arrivait visiblement, mais il n'était ni prompt, ni rigoureux. A cette date, l'île Victoria avait déjà dépassé de près d'un degré le soixante-dixième parallèle, et, pour la première fois, elle éprouva un mouvement de rotation sur elle-même que Jasper Hobson évalua à environ à un quart de la circonférence.

On conçoit alors quels furent les soucis du lieutenant Hobson. Cette situation, qu'il avait essayé de cacher jusqu'alors, la nature menaçait d'en dévoiler le secret, même aux moins clairvoyants.

En effet, par suite de ce mouvement de rotation, les points cardinaux de l'île étaient changés. Le cap Bathurst ne pointait plus vers le nord, mais vers l'est. Le soleil, la lune, les étoiles, ne se levaient plus et ne se couchaient plus sur le même horizon, et il était impossible que des gens observateurs, tels que Mac Nap, Raë, Marbre et d'autres, ne remarquassent pas ce changement qui leur eut tout appris.

Mais, à la grande satisfaction de Jasper Hobson, ces braves soldats ne parurent s'apercevoir de rien. Le déplacement, par rapport aux points cardinaux, n'avait pas été considérable, et l'atmosphère, très-souvent embrumée, ne permettait pas de relever exactement le lever et le coucher des astres.

Mais ce mouvement de rotation parut coïncider avec un mouvement de translation plus rapide encore. Depuis ce jour, l'île Victoria dériva avec une vitesse de près d'un mille à l'heure. Elle remontait toujours vers les latitudes élevées, s'éloignant de toute

terre, Jasper Hobson ne se laissait pas aller au désespoir, car il n'était pas dans son caractère de désespérer, mais il se sentait perdu, et il appelait l'hiver, c'est-à-dire le froid à tout prix.

Enfin, la température s'abaissa encore. Une neige abondante tomba pendant les journées des 23 et 24 septembre, et, s'ajoutant à la surface des glaçons que le froid cimentait déjà, elle accrut leur épaisseur. L'immense plaine de glace se formait peu à peu. L'île, en marchant, la brisant bien encore, mais sa résistance augmentait d'heure en heure. La mer se prenait tout autour et jusqu'au-delà des limites du regard.

Enfin, l'observation du 27 septembre prouva que l'île Victoria, emprisonnée dans un immense icefield, était immobile depuis la veille ! Immobile par 77° 57' de latitude, à plus de six cents milles de tout continent !

CHAPITRE XI.

UNE COMMUNICATION DE JASPER HOBSON.

Telle était la situation. L'île avait "jeté l'ancre," suivant l'expression du sergent Long, elle s'était arrêtée, elle était stationnaire, comme au temps où l'isthme la rattachait encore au continent américain. Mais six cents milles la séparaient alors des terres habituées, et ces six cent milles, il faudrait les franchir avec les traîneaux, en suivant la surface solidifiée de la mer, au milieu des montagnes de glace que le froid allait accumuler, et cela pendant les plus rudes mois de l'hiver arctique

C'était une terrible entreprise, et, cependant, il n'y avait pas à hésiter. Cet hiver que le lieutenant Hobson avait appelé de tous ses vœux, il arrivait enfin, il avait enrayé la funeste marche de l'île vers le nord, il allait jeter un pont de six cents milles entre elle et les continents voisins ! Il fallait donc profiter de ces nouvelles chances et repatrier toute cette colonie
gions hyperboréennes.

En effet, — ainsi que le lieutenant Hobson l'expliqua à ses amis, — on ne pouvait attendre que le printemps prochain eût amené a débâcle des glaces, c'est-à-dire s'abandonner encore une fois aux caprices des courants de la mer de Behring. Il s'agissait donc uniquement d'attendre que la mer fût suffisamment prise, c'est-à-dire pendant un laps de temps qu'on pouvait évaluer à trois ou quatre

semaines. D'ici là, le lieutenant Hobson comptait opérer des reconnaissances fréquentes sur l'icefield qui enserrait l'île, afin de déterminer son état de solidification, les facilités qu'il offrirait au glissement des traîneaux, et la meilleure route qu'il présenterait, soit vers les rivages asiatiques, soit vers le continent américain.

— Il va sans dire, ajouta Jasper Hobson, qui s'entretenait alors de ces choses avec Mrs. Paulina Barnett et le sergent Long, il va sans dire que les terres de la Nouvelle-Georgie, et non les côtes d'Asie, auront toutes nos préférences, et qu'à chances égales, c'est vers l'Amérique russe que nous dirigerons nos pas.

— Kalumah nous sera très-utile alors, répondit Mrs. Paulina Barnett, car, en sa qualité d'indigène, elle connaît parfaitement ces territoires de la Nouvelle-Géorgie.

— Très-utile, en effet, dit le lieutenant Hobson, et son arrivée jusqu'à nous a véritablement été providentielle. Grâce à elle, il nous sera aisé d'atteindre les établissements du fort Michel dans le golfe de Norton, soit même, beaucoup plus au sud, la ville de New-Arkhangel, où nous achèverons de passer l'hiver.

— Pauvre fort Espérance ! dit Mrs. Paulina Barnett. Construit au prix de tant de fatigues, et si heureusement créé par vous, monsieur Jasper ! Cela me brisera le cœur de l'abandonner sur cette île, au milieu de ces champs de glace, de le laisser peut-être au-delà de l'infranchissable banquise ! Oui ! quand nous partirons, mon cœur saignera, en lui donnant le dernier adieu !

— Je n'en souffrirai pas moins que vous, madame, répondit le lieutenant Hobson, et peut-être plus encore ! C'était l'œuvre la plus importante de ma vie ! J'avais mis toute mon intelligence, toute mon énergie à établir ce fort Espérance, si malheureusement nommé, et je ne me consolerais jamais d'avoir été forcé de l'abandonner ! Puis, que dira la Compagnie, qui m'avait confié cette tâche, et dont je ne suis que l'humble agent, après tout !

— Elle dira, monsieur Jasper, s'écria Mrs. Paulina Barnett avec une généreuse animation, elle dira que vous avez fait votre devoir que vous ne pouvez pas être responsable des caprices de la nature, plus puissante partout et toujours que la main et l'esprit de l'homme ! Elle comprendra que vous ne pouviez prévoir ce qui est arrivé, car cela était en dehors des prévisions humaines ! Elle saura enfin que, grâce à votre prudence et à votre énergie morale, elle n'aura pas à regretter la perte d'un seul des compagnons qu'elle vous avait confiés.

— Merci, madame, répondit le lieutenant en serrant la main de Mrs. Paulina Barnett, je vous remercie de ces paroles que vous inspire votre cœur, mais je connais un peu les hommes. et

croyez-moi, mieux vaut réussir qu'échouer. Enfin, à la grâce du ciel ! ”

Le sergent Long, voulant couper court aux idées tristes de son lieutenant, ramena la conversation sur les circonstances présentes ; il parla des préparatifs à commencer pour un prochain départ, et enfin il lui demanda s'il comptait enfin apprendre à ses compagnons la situation réelle de l'île Victoria.

“ Attendons encore, répondit Jasper Hobson, nous avons par notre silence épargné jusqu'ici bien des inquiétudes à ces pauvres gens, attendons que le jour de notre départ soit définitivement fixé, et nous leur ferons connaître alors la vérité tout entière ! ”

Ce point arrêté, les travaux habituels de la factorie continuèrent pendant les semaines suivantes.

Quelle était, il y a un an, la situation des habitants alors heureux et contents, du fort Espérance ?

Il y a un an, les premiers symptômes de la saison froide apparaissaient tels qu'ils étaient alors. Les jeunes glaces se formaient peu à peu sur le littoral. Le lagon, dont les eaux étaient plus tranquilles que celles de la mer, se prenaient d'abord. La température se tenait pendant le jour à un ou deux degrés au-dessus de la glace fondante et s'abaissait de trois ou quatre degrés au-dessous pendant la nuit. Jasper Hobson commençait à faire revêtir à ses hommes les habits d'hiver, les fourrures, les vêtements de laine. On installait les condenseurs à l'intérieur de la maison. On nettoyait le réservoir à air et les pompes d'aération. On tendait des trappes autour de l'enceinte palissadée, aux environs du cap Bathurs, et Sabine et Marbre s'applaudissaient de leur succès de chasseurs. Enfin, on terminait les derniers travaux d'appropriation de la maison principale.

Cette année, ces braves gens procédèrent de la même façon. Bien que, par le fait, le fort Espérance fût en latitude environ de deux degrés plus haut qu'au commencement du dernier hiver, cette différence ne devait pas amener une modification sensible dans l'état moyen de la température. En effet, outre le soixantedixième et le soixantedouzième parallèle, l'écart n'est pas assez considérable pour que la moyenne thermométrique en soit sérieusement influencée. On eût plutôt constaté que le froid était maintenant moins rigoureux qu'il ne l'avait été au commencement du dernier hivernage. Mais très-probablement, il semblait plus supportable, parce que les hiverneurs se sentaient déjà faits à ce rude climat.

Il faut remarquer, cependant, que la mauvaise saison ne s'annonça pas avec sa rigueur accoutumée. Le temps était humide, et

l'atmosphère se chargeait journellement de vapeurs qui se résolvaient tantôt en pluie, tantôt en neige. Il ne faisait certainement pas assez froid, au gré du lieutenant Hobson.

Quant à la mer, elle se pressait autour de l'île, mais non d'une manière régulière et continue. De larges taches noirâtres, disséminées à la surface du nouvel icefield, indiquaient que les glaçons étaient encore mal cimentés entre eux. On entendait presque incessamment des fracas retentissants, dus à la rupture du banc, qui se composait d'un nombre infini de morceaux insuffisamment soudés, dont la pluie dissolvait les arêtes supérieures. On ne sentait pas cette énorme pression qui se produit d'ordinaire, quand les glaces naissent rapidement sous un froid vif et s'accumulent les unes sur les autres. Les icebergs, les hummochs même, étaient rares, et la banquise ne s'élevait pas encore à l'horizon.

“Voilà une saison, répétait souvent le sergent Long, qui n'eût point déplu aux chercheurs du passages du nord-ouest ou aux découvreurs du pôle nord, mais elle est singulièrement défavorable à nos projets et nuisible à notre rapatriement!”

Ce fut ainsi pendant tout le mois d'octobre, et Jasper Hobson constata que la moyenne de la température ne dépassa guère trente-deux degrés Fahrenheit (zéro du thermomètre centigrade). Or, on sait qu'il faut sept à huit degrés au-dessous de glace d'un froid qui persiste pendant plusieurs jours, pour que la mer se solidifie.

D'ailleurs, une circonstance, qui n'échappa pas plus à Mrs. Paulina Barnett qu'au lieutenant Hobson, prouvait bien que l'icefield n'était en aucune façon praticable.

Les animaux emprisonnés dans l'île, animaux à fourrures, rennes, loups, etc., se seraient évidemment enfuis vers de plus basses latitudes, si la fuite eût été possible, c'est-à-dire si la mer solidifiée leur eût offert un passage assuré. Or, ils abondaient toujours autour de la factorerie, et recherchaient de plus en plus le voisinage de l'homme. Les loups eux-mêmes venaient jusqu'à portée de fusil de l'enceinte dévorer les martres ou les lièvres polaires qui formaient leur unique nourriture. Les rennes affamés, n'ayant plus ni mousses ni herbe à brouter, rôdaient, par bande, aux environs du cap Bathurst. Un ours—celui sans doute envers lequel Mrs. Paulina Barnett et Kalumah avaient contracté une dette de reconnaissance—passait fréquemment entre les arbres de la futaie, sur les bords du lagon. Or, si ces divers animaux étaient là, et principalement les ruminants, auxquels il faut une nourriture exclusivement végétale, s'ils étaient encore sur l'île

Victoria pendant ce mois d'octobre, c'est qu'ils n'avaient pu, c'est qu'ils ne pouvaient fuir.

On a dit que la moyenne de la température se maintenait au degré de la glace fondante. Or, quand Jasper Hobson consulta son journal, il vit que l'hiver précédent, dans ce même mois d'octobre, le thermomètre marquait déjà vingt degrés au-dessous de zéro (10° centig. au-dessous de glace). Quelle différence, et combien la température se distribue capricieusement dans ces régions polaires !

Les hiverneurs ne souffraient donc aucunement du froid, et ils ne furent point obligés de se confiner dans leur maison. Cependant, l'humidité était grande, car des pluies, mêlées de neige, tombaient fréquemment, et le baromètre, par son abaissement, indiquait que l'atmosphère était saturée de vapeurs.

Pendant ce mois d'octobre, Jasper Hobson et le sergent Long entreprirent plusieurs excursions afin de reconnaître l'état de l'icefield au large de l'île. Un jour, ils allèrent au cap Michel, un autre à l'angle de l'ancienne baie des Morses, désireux de savoir si le passage était praticable, soit pour le continent américain, soit pour le continent asiatique, et si le départ pouvait être arrêté.

Or, la surface du champ de glace était couverte de flaques d'eau, et, en de certains endroits, criblée de crevasses qui eussent inmanquablement arrêté la marche des traîneaux. Il ne semblait même pas qu'un voyageur pût se hasarder à pied dans ce désert, presque aussi liquide que solide. Ce qui prouvait bien qu'un froid insuffisant et mal réglé, une température intermittente, avait produit cette solidification incomplète, c'était la multitude de pointes, de cristaux, de prismes, de polyèdres de toutes sortes qui hérissaient la surface de l'icefield, comme une concrétion de stalactites. Il ressemblait plutôt à un glacier qu'à un champ, ce qui eût rendu la marche excessivement pénible, au cas où elle aurait été praticable.

Le lieutenant Hobson et le sergent Long, s'aventurant sur l'icefield, firent ainsi un mille ou deux dans la direction du sud, mais au prix de peines infinies et en y employant un temps considérable. Ils reconnurent donc qu'il fallait encore attendre, et ils revinrent très-désappointés au fort Espérance.

Les premiers jours de novembre arrivèrent. La température s'abaisse un peu, mais de quelques degrés seulement. Ce n'était pas suffisant. De grands brouillards humides enveloppaient l'île Victoria. Il fallait pendant toute la journée tenir les lampes allumées dans les salles. Or, cette dépense de luminaire aurait dû être précisément très-moderée. En effet, la provision d'huile était fort res-

treinte, car la factorerie n'avait point été ravitaillée par le convoi du capitaine Craventy, et, d'autre part, la chasse aux morses était devenue impossible, puisque ces amphibiens ne fréquentaient plus l'île errante. Si donc l'hivernage se prolongeait dans ces conditions, les hiverneurs en seraient bientôt réduits à employer la graisse des animaux, ou même la résine des sapins, afin de se procurer un peu de lumière. Déjà, à cette époque, les jours étaient excessivement courts, et le soleil, qui ne présentait plus au regard qu'un disque pâle, sans chaleur et sans éclat, ne se promenait que pendant quelques heures au-dessus de l'horizon. Oui ! c'était bien l'hiver, avec ses brumes, ses neiges, l'hiver,—moins le froid !

Le 11 novembre, ce fut fête au fort Espérance, et ce qui le prouva, c'est que Mrs. Joliffe servit quelques "extra" au dîner de midi. En effet, c'était l'anniversaire de la naissance du petit Michel MacNap. L'enfant avait juste un an, ce jour là. Il était bien portant et charmant avec ses cheveux blonds bouclés et ses yeux bleus. Il ressemblait à son père, le maître charpentier, ressemblance dont le brave homme se montrait extrêmement fier. On pesa solennellement le bébé au dessert. Il fallait le voir s'agiter dans la balance, et quels petits cris il poussa ! Il pesait, ma foi, trente-quatre livres ! Quel succès, et quels hurrahs accueillirent ce poids superbe, et quels compliments on adressa à l'excellente Mrs. Mac Nap, comme nourrice et comme mère ! On ne sait pas trop pourquoi le caporal Joliffe prit pour lui-même une forte part de ces congratulations ! Comme père nourricier, sans doute, ou comme bonne du bébé ! Le digne caporal avait tant porté, dorloté, bercé l'enfant, qu'il se croyait pour quelque chose dans sa pesanteur spécifique !

Le lendemain, le 12 novembre, le soleil ne parut pas au-dessus de l'horizon. La longue nuit polaire commençait, et commençait neuf jours plus tôt que l'hiver précédent sur le continent américain, ce qui tenait à la différence des latitudes entre ce continent et l'île Victoria.

Pendant cette disparition du soleil n'amena aucun changement dans l'état de l'atmosphère. La température resta ce qu'elle avait été jusqu'alors, capricieuse, indécise. Le thermomètre baissait un jour, remontait l'autre. La pluie et la neige alternaient. Le vent était mou et ne se fixait à aucun point de l'horizon, passant quelque fois dans la même journée par tous les rhumbs du compas. L'humidité constante de ce climat était à redouter et pouvait déterminer des affections scorbutiques parmi les hiverneurs. Très-heureusement, si, par le défaut du ravitaillement convenu, le jus de citron, le "lime-juice" et les pastilles de chaux

commençaient à manquer, du moins les récoltes d'oseille et de chochléaria avait été abondantes, et, suivant les recommandations du lieutenant Hobson, on en faisait un quotidien usage.

Pendant, il fallait tout tenter pour quitter le fort Espérance. Dans les conditions où l'on se trouvait, trois mois suffiraient à peine, peut-être, pour atteindre le continent le plus proche. Or, on ne pouvait exposer l'expédition, une fois aventurée sur le champ de glace, à être prise par la débâcle avant d'avoir gagné la terre ferme. Il était donc nécessaire de partir dès la fin de novembre,—si l'on devait partir.

Or, sur la question de départ, il n'y avait pas de doute. Mais si, par un hiver rigoureux, qui eût bien cimenté toutes les parties de l'icefield, le voyage eût été déjà difficile, avec cette saison indécise, il devenait chose grave.

Le 13 novembre, Jasper Hobson, Mrs. Paulina Barnett et le sergent Long se réunirent pour fixer le jour du départ. L'opinion du sergent était qu'il fallait quitter l'île au plus tôt.

—Car, disait-il, nous devons compter avec tous les retards possibles pendant une traversée de six cents milles. Or, il faut qu'avant le mois de mars, nous ayons mis le pied sur le continent, où nous risquerons, la débâcle s'opérant, de nous retrouver dans une situation plus mauvaise encore que sur notre île.

—Mais, répondit Mrs. Paulina Barnett, la mer est-elle assez uniformément prise pour nous livrer passage ?

—Oui, répliqua le sergent Long, et chaque jour la glace tend à s'épaissir. De plus, le baromètre remonte peu à peu. C'est un indice d'abaissement dans la température. Or, d'ici le moment où nos préparatifs seront achevés,—et il faut bien une semaine,—je pense, j'espère que le temps se sera mis décidément au froid.

—N'importe ! dit le lieutenant Hobson, l'hiver s'annonce mal, et, véritablement, tout se met contre nous ! On a vu quelquefois d'étranges saisons dans ces mers, et des baleiniers ont pu naviguer là où, même pendant l'été, ils n'eussent pas trouvé, en d'autres années, un pouce d'eau sous leur quille. Quoi qu'il en soit, je conviens qu'il n'y a pas un jour à perdre. Je regrette seulement que la température habituelle à ces climats ne nous soit pas venue en aide.

—Elle viendra, dit Mrs. Paulina Barnett. En tout cas, il faut être prêt à profiter des circonstances. A quelle époque extrême penseriez-vous fixer le départ, monsieur Jasper ?

—A la fin de novembre, comme terme le plus reculé, répondit le lieutenant Hobson, mais si, dans huit jours, vers le 20 de ce mois, nos préparatifs étaient achevés et que le passage fût practica-

ble, je regarderais cette circonstance comme très-heureuse, et nous partirions.

—Bien, dit le sergent Long. Nous devons donc nous préparer sans perdre un instant.

—Alors, monsieur Jasper, demanda Mrs. Paulina Barnett, vous allez faire connaître à nos compagnons la situation dans laquelle ils se trouvent ?

—Oui, madame. Le moment de parler est venu, puisque c'est le moment d'agir.

—Et quand comptez-vous leur apprendre ce qu'ils ignorent ?

—A l'instant,—sergent Long, ajouta Jasper Hobson, en se tournant vers le sous-officier, qui prit aussitôt une attitude militaire, faites rassembler tous vos hommes dans la grande salle pour recevoir une communication."

Le sergent Long tourna automatiquement sur ses talons et sortit d'un pas méthodique, après avoir porté la main à son chapeau.

Pendant quelques minutes, Mrs. Paulina Barnett et le lieutenant Hobson restèrent seuls, sans prononcer une parole.

Le sergent rentra bientôt, et prévint Jasper Hobson que ses ordres étaient exécutés.

Aussitôt, Jasper Hobson et la voyageuse entrèrent dans la grande salle. Tous les habitants de la factorerie, hommes et femmes, s'y trouvaient rassemblés, vagement éclairés par la lumière des lampes.

Jasper Hobson s'avança au milieu de ses compagnons, et là, d'un ton grave :

" Mes amis, dit-il, jusqu'ici j'avais cru devoir, pour vous épargner des inquiétudes inutiles, vous cacher la situation dans laquelle se trouve notre établissement du fort Espérance... Un tremblement de terre nous a séparés du continent... Ce cap Bathurst a été détaché de la côte américaine... Notre presque île n'est plus qu'une île de glace, une île errante..."

En ce moment, Marbre s'avança vers Jasper Hobson, et d'une voix assurée :

" Nous le savions, mon lieutenant ! " dit-il.

CHAPITRE XII.

UNE CHANCE A TENTER.

Ils le savaient, ces braves gens ! Et pour ne point ajouter aux peines de leur chef, ils avaient feint de ne rien savoir, et ils s'étaient adonnés avec le même ardeur aux travaux de l'hivernage !

Des larmes d'attendrissement vinrent aux yeux de Jasper Hobson. Il ne chercha point à cacher son émotion, il prit la main que lui tendait le chasseur Marbre et la serra sympathiquement.

Oui, ces honnêtes soldats, ils savaient tout, car Marbre avait tout deviné et depuis longtemps ! Ce piège à rennes rempli d'eau salée, ce détachement attendu du fort Reliance et qui n'avait pas paru, les observations de latitude et de longitude faites chaque jour et qui eussent été inutiles en terre ferme, et les précautions que le lieutenant Hobson prenait pour n'être point vu en faisant son point, ces animaux qui n'avaient pas fui avant l'hiver, enfin le changement d'orientation survenu pendant les derniers jours, dont ils s'étaient très-bien aperçus, tous ces indices réunis avaient fait comprendre la situation aux habitants du fort Espérance. Seule, l'arrivée de Kalumah leur avait semblé inexplicable, et ils avaient dû supposer — ce qui était vrai, d'ailleurs — que les hasards de la tempête avaient jeté la jeune Esquimaude sur le rivage de l'île.

Marbre, dans l'esprit duquel la révélation de ces choses s'était accomplie tout d'abord, avait fait part de ses idées au charpentier Mac Nap et au forgeron Raë. Tous trois envisagèrent froidement la situation et furent d'accord sur ce point qu'ils devaient prévenir non-seulement leurs camarades, mais aussi leurs femmes. Puis tous s'étaient engagés à paraître ne rien savoir vis-à-vis de leur chef et à lui obéir aveuglément comme par le passé.

“ Vous êtes de braves gens, mes amis, dit alors Mrs. Paulina Barnett, que cette délicatesse émut profondément, quand le chasseur Marbre eut donné ses explications, vous êtes d'honnêtes et courageux soldats !

— Et notre lieutenant, répondit Mac Nap, peut compter sur nous. Il a fait son devoir, nous ferons le nôtre.

— Oui, mes chers compagnons, dit Jasper Hobson, le ciel ne nous abandonnera pas, et nous l'aiderons à nous sauver ! ”

Puis Jasper Hobson raconta tout ce qui s'était passé depuis cette époque où le tremblement de terre avait rompu l'isthme et fait une île des territoires continentaux du cap Bathurst. Il dit comment, sur la mer dégagée de glaces, au milieu du printemps, la nouvelle île avait été entraînée par un courant inconnu à plus de deux cents milles de la côte, comment l'ouragan l'avait ramenée en vue de terre, puis éloignée de nouveau dans la nuit du 31 août, comment enfin la courageuse Kalumah avait risqué sa vie pour venir au secours de ses amis d'Europe. Puis il fit connaître les changements survenus à l'île, qui se dissolvait peu à peu dans les eaux plus chaudes, et la crainte qu'on avait éprouvée, soit d'être entrés jusque dans le Pacifique, soit d'être pris par le courant du

Kamtchatka. Enfin, il apprit à ses compagnons que l'île errante s'était définitivement immobilisée à la date du 27 septembre dernier.

Enfin, la carte des mers arctiques ayant été apportée, Jasper Hobson montra la position même que l'île occupait à plus de six cents milles de toute terre.

Il termina en disant que la situation était extrêmement dangereuse, que l'île serait nécessairement broyée, quand s'opérerait la débâcle et qu'avant de recourir à l'embarcation, qui ne pourrait être utilisée que dans le prochain été, il fallait profiter de l'hiver pour rallier le continent américain, en se dirigeant à travers le champ de glace.

“ Nous aurons six cents milles à faire, par le froid et dans la nuit. Ce sera dur, mes amis, mais vous comprenez comme moi qu'il n'y a pas à reculer.

—Quand vous donnerez le signal du départ, mon lieutenant, répondit Mac Nap, nous vous suivrons ! ”

Tout étant ainsi convenu, à dater de ce jour, les préparatifs de la périlleuse expédition furent menés rapidement. Les hommes avaient bravement pris leur parti d'avoir six cents milles à faire dans ces conditions. Le sergent Long dirigeait les travaux, tandis que Jasper Hobson, les deux chasseurs et Mrs. Paulina Barnett allaient fréquemment reconnaître l'état de l'icefield. Kalumah les accompagnait le plus souvent, et ses avis, basés sur l'expérience, pouvaient être fort utiles au lieutenant. Le départ, sauf empêchement, ayant été fixé au 20 novembre, il n'y avait pas un instant à perdre.

Ainsi que l'avait prévu Jasper Hobson, le vent étant remonté, la température s'abaissa un peu, et la colonne de mercure marqua vingt quatre degrés Fahrenheit (4°,44 centig, au-dessous du zéro). La neige remplaçait la pluie des jours précédents et se durcissait sur le sol. Quelques jours de ce froid, et le glissement des traîneaux deviendrait possible. L'entaille, creusée en avant du cap Michel, était en partie comblée par la glace et par la neige, mais il ne fallait pas oublier que ses eaux plus calmes avaient dû se prendre plus vite. Ce qui le prouvait bien, c'est que les eaux de la mer ne présentaient pas un état aussi satisfaisant.

En effet, le vent soufflait presque incessamment et avec une certaine violence. La houle s'opposait à la formation régulière de la glace et la cimentation ne se faisait pas suffisamment. De larges flaques d'eau séparaient les glaçons en maint endroit, et il était impossible de tenter un passage à travers l'icefield.

“ Le temps se met décidément au froid, dit un jour Mrs. Pau-

line Barnett au lieutenant Hobson,—c'était le 15 novembre, pendant une reconnaissance qui avait été poussée jusqu'au sud de l'île;—la température s'abaisse d'une manière sensible, et ces espaces liquides ne tarderont pas à se prendre.

—Je le crois comme vous, madame, répondit Jasper Hobson, mais, malheureusement, la manière dont la congélation se fait est peu favorable à nos projets. Les glaçons sont de petite dimension, leurs bords forment autant de bourrelets qui hérissent toute la surface, et sur cet icefield raboteux, nos traîneaux, s'ils peuvent glisser, ne glisseront qu'avec la plus extrême difficulté.

—Mais, reprit la voyageuse, si je ne me trompe, il ne faudrait que quelques jours ou même que quelques heures d'une neige épaisse pour niveler toute cette surface !

—Sans doute, madame, répondit le lieutenant, mais si la neige tombe, c'est que la température aura remonté, et si elle remonte, le champ de glace se disloquera encore. C'est là un dilemme dont les deux conséquences sont contre nous !

—Voyons, monsieur Jasper, dit Mrs. Paulina Barnett, il faut avouer que ce serait singulièrement jouer de malheur, si nous subissions, dans l'endroit où nous sommes, en plein océan polaire, un hiver tempéré au lieu d'un hiver arctique.

—Cela s'est vu, madame, cela s'est vu. Je vous rappellerai, d'ailleurs, combien la saison froide que nous avons passée sur le continent américain a été rude. Or, on l'a souvent observé, il est rare que deux hivers, identiques en rigueur et en durée, succèdent l'un à l'autre, et les baleiniers des mers boréales le savent bien. Certainement, madame, ce serait jouer de malheur ! Un hiver froid, quand nous nous serions si bien contentés d'un hiver modéré, et un hiver modéré quand il nous faudrait un hiver froid ! Il faut avouer que nous n'avons pas été heureux jusqu'ici ! Et quand je songe que c'est une distance de six cents milles qu'il faudra franchir avec des femmes, un enfant !...”

(a continuer)

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

ORANGISM CATHOLICISM *and* SIR FRANCIS HINCKS, *brochure de 15 pages par J. A. ALLAN, Toronto 1877.*

Sans faire tort à la bonne foi ni à la théologie de l'auteur, l'une vaut l'autre, on peut dire que cette brochure n'est qu'un ramassis de déclamations contre l'Eglise. De l'orangisme et de M. Hincks, c'est à peine s'il en est parlé. Cent fois, mille fois, les écrivains et les historiens catholiques ont réduit ces déclamations au néant. Leurs auteurs, mis au défi d'en prouver la véracité, n'ont jamais répondu qu'en répétant sans preuves ce qu'ils avaient avancé sans preuves. M. J. A. Allan, de Kingston, a suivi ce système. Il ressasse, avec un ton qu'il essaye de rendre grave mais qui n'est que grotesque, une foule de balivernes sur saint Pierre, le pape, Galilée, l'infaillibilité et l'esprit persécuteur de l'Eglise.

Ce n'est pas ici la place de discuter des questions doctrinales. Toutefois on peut dire sommairement que la persécution n'a jamais été une doctrine de l'Eglise. Si des catholiques ont, dans le passé, persécuté des protestants, ce n'a pas été en vertu d'une doctrine de l'Eglise ; elle a pour mission sur la terre de modérer les passions humaines et non de les exciter.

Si des actes de persécution prouvent la doctrine des catholiques, il s'ensuit que toutes les sectes protestantes ont la même doctrine. Les sectes, en effet, ont toutes été persécutrices à une époque ou à une autre de leur existence. Elles ont toutes persécuté les catholiques partout et chaque fois qu'elles ont eu le pouvoir de le faire ; en outre, la plupart d'entre elles sont tombées dans l'étrange contradiction de persécuter ceux de leurs propres coreligionnaires, qui, dans l'exercice du droit proclamé de la

liberté du jugement individuel, osaient différer d'opinion avec elles. Les catholiques ne concluent pas de ces faits indéniables que les protestants en général professent comme une *doctrine* que quiconque ne partage pas leurs vues particulières doit être anéanti par le fer et le feu. Une pareille conclusion serait profondément injuste et absurde. C'est pourquoi les catholiques demandent l'application du même principe d'équité à l'accusation d'être persécutrice méchamment portée contre l'Eglise. Certes leur demande n'est que raisonnable.

M. J. A. Allan dit quelque part qu'il n'est pas l'ennemi des catholiques, mais du catholicisme. On peut lui répondre, sur le même ton, que les catholiques ne sont pas les ennemis des protestants, mais du protestantisme. Et s'il trouve la raison bonne pour lui, il doit nécessairement la trouver bonne pour les autres. A moins qu'il ne s'attribue—comme toute sa brochure l'indique—l'infaillibilité qu'il refuse au pape.

Deux mots au sujet de l'infaillibilité. Cette prérogative du successeur de saint Pierre donne une affreuse berlue à M. J. A. Allan. Aussi voit-il toutes sortes de choses qu'elle ne comporte pas, mais rien de ce qui la constitue. Les objections du genre de celles qu'il soulève contre l'autorité indéfectible du pontife romain en matière de foi n'ont de valeur que pour ceux qui les cherchent.

La conclusion à tirer de la brochure de M. J. A. Allan est que l'Eglise et la papauté qui ont bravé depuis dix-huit siècles les tempêtes et les révolutions n'ont rien à craindre de sa logique, mais que le mauvais esprit de sa brochure peut, en irritant les passions, troubler l'harmonie sociale et la paix de la rue.

CHRONIQUE PARISIENNE

Il me souvient encore de ce temps, où, pour étudier le monde, les moralistes curieux se portaient, soit sur la place publique un jour de fête ou d'élection, soit sur le perron de l'église un jour de grande solennité, soit aux barrières de la ville un jour de foire. Ils ont aujourd'hui un bien meilleur poste d'observation : car, tous les jours, ils peuvent aller voir défilér le public dans les grandes gares.

C'est que nous voici bien loin du temps, où, Louis XIV malade, devant, par ordre des médecins, prendre les eaux de Bourbon-l'Archambault, on fut obligé d'établir, entre cette dernière localité et Versailles, des relais pour les 200 chevaux destinés à traîner les six charrettes, payées 25 livres par jour, qui servaient à voiturer les bains et la boisson du Roi.

Ce qu'étaient les ressources de la locomotion à cette époque, nous le voyons assez par le voyage de Mademoiselle de Montpensier, mariée au Prince des Asturies, laquelle employa trente jours à franchir les 187 lieues qui séparent Paris de Bayonne. Plus tard, le service régulier des *Tergotines* mettait 20 jours, c'est-à-dire 480 heures à accomplir le même trajet ; aujourd'hui, il dure exactement 66 heures 10 minutes, et encore on perd cinquante minutes à Bordeaux.

Il y a 100 ans, il fallait douze jours pour aller de Paris à Strasbourg, dix jours pour aller à Lyon, trois jours pour aller à Rouen. La moyenne du parcours quotidien était de dix lieues ; le soir, on s'arrêtait dans une auberge, à toutes les côtes on descendait de voiture pour soulager les chevaux, à toutes les descentes on mettait pied à terre par prudence et la maréchaussée escortait les voitures par crainte des voleurs qu'on n'évitait pas toujours. Par où vous pouvez voir que les chemins de fer, en supprimant la distance, ont doublé la vie de l'homme qui voyage.

Il est vrai que les accidents sont bien faits pour décourager et même terroriser les populations, tant ils prennent des proportions désastreuses. Mais personnes n'ignore aujourd'hui que nos anciennes diligences étaient autrement périlleuses que les chemins de fer. Les statistiques sont là pour le prouver. De 1846 à 1855, les diligences ont donné 1 tué sur 300,000 voyageurs et 1 blessé sur 29,000. De 1837 à 1855, c'est-à-dire dans une période double, les chemins de fer donnent 1 tué sur 1,900,000 voyageurs et 1 blessé sur 490,000.

La différence mérite d'autant plus d'être remarquée, qu'elle est prise à l'époque la plus défavorable de l'exploitation des railways, à l'époque des essais, des tâtonnements, des écoles, et qui a vu se produire les épouvantables accidents de Versailles et de Fampoux. La proportion est de plus en plus rassurante, puisque l'on constatait dernièrement que sur 71 millions de voyageurs, 5 seulement ont péri par suite d'accidents : c'est moins de 1 pour 15 millions.

Aussi, les chemins de fer et les voyages se sont-ils multipliés, même chez ce peuple de France qui passe pour l'un des plus casaniers du monde.

Quand on regarde une carte de France, on semble voir, dit un auteur, une forte toile d'araignée dont le nœud est situé à gauche et en haut. C'est là en effet la forme du réseau dont toutes les lignes convergent sur Paris. Paris étant de fait le cœur, le centre de la France, la vie est portée jusqu'aux extrémités par les lignes du premier réseau qui sont les artères, par les lignes du second réseau qui sont les veines, par les routes communiquant à la voie ferrée qui sont les vaisseaux capillaires. De cette façon la circulation est complète.

Après cela, quand on sait que les lignes exploitées ont coûté plus de 8 milliards, qu'elles sont desservies par une armée d'employés qu'on peut évaluer à 60,000 hommes, que leur force motrice est représentée par 4,500 locomotives et que, dans une seule année, le chiffre des voyageurs s'est élevé à 92 millions, la population totale n'étant que de 36 millions 800 mille, on ne s'étonne plus de l'encombrement qui se produit dans les gares à certains jours et de la cohue vraiment intolérable qui en résulte.

Je lisais dernièrement que le 6 Juin 1867, lors de la dernière exposition française, trois souverains passaient une revue sur l'hypodrome de Longchamp. L'espoir d'un tel spectacle avait attiré une affluence énorme de personnes à la gare de l'Ouest, et le train de banlieue fut littéralement pris d'assaut. Rien n'y fit, ni les observations des employés, ni les menaces des agents de

police, ni la vue de l'écharpe des commissaires. Les wagons furent escaladés; il y avait des voyageurs sur le toit, sur le marchepied des voitures: partout où un homme avait pu s'accrocher, la place était prise. Force fut de partir dans ces redoutables conditions; nul accident ne se produisit et ce fut un miracle; car il suffisait qu'un imprudent se levât sous un tunnel pour être décapité, ou qu'il laissât trainer ses jambes, pour les voir brisées contre un poteau. Si ce malheur fut arrivé, on eut poussé toute sorte de cris, attaqué la compagnie et traduit ses agents devant les tribunaux.

Heureusement, ces cohues toutes puissantes sont bien rares, et même les jours de fête, même les jours de *trains de plaisir*, on peut, avec quelques précautions, circuler, s'orienter dans une grande gare et éviter les accidents.

Sous la grande horloge qui décore plus ou moins tristement la façade, s'ouvre la salle immense et banale dite *des pas-perdus*, et c'est là au milieu des colis qui roulent, de la multitude qui s'agite en tous sens et des employés qui s'interpellent, qu'il faut venir étudier sur le vif les mœurs de la France voyageuse. On fait queue pour approcher des guichets, on se précipite vers les salles d'attente: les malles roulent au pesage des bagages, avec de gros paquets enveloppés de linge, des valises à clous de cuivre, de petits sacs, des paniers, des faisceaux de cannes fantaisistes, de lignes, d'ombrelles et de parapluies, et au-dessus de ce brouhaha de conversations et de piétinements, la voie de stentor d'un employé qui annonce les départs et des coups de sifflet dont le cri captif sous les voûtes, ressemble à un déchirement ou à un appel de détresse.

Attendre là un peu longtemps, même le jour, même en société, m'a toujours semblé extrêmement triste. Le soir, c'est presque lugubre. Ces quinquets allumés et sourds, sans reflets sur un plancher poussiéreux, ces grandes baies vitrées, cet incessant bruit de pas et de portes qui sonne aux oreilles inquiètes, la hauteur vide des murs, ces affiches qui s'y étalent—*train de plaisir pour Monaco: promenade circulaire en Suisse*—cette atmosphère de changement, d'indifférence, d'inconstance tout est bien fait pour serrer le cœur et y ramener, avec un regret, les heures tranquilles du foyer domestique.

Il n'y a pas de désert pire que cette foule, pas d'isolement comparable à cette cohue indifférente dans laquelle vous êtes noyé et perdu. Si vous regardez la file de voitures qui viennent successivement s'arrêter sur le péristyle, si vous considérez ce qui en descend et les visages qui apparaissent tout à coup sur le seuil en pleine lu-

mière, il semble que vous ayez une vision simultanée et complète de toute les agitations humaines : figures tranquilles ou tourmentées, heureuses ou navrées, chapeaux à plumes serrés de voiles clairs, bonnets de paysannes, enfants en pleurs effrayés, inconsolables, ou nourrissons endormis que l'on porte avec mille précautions.

Quelques-uns stationnent devant les étagères de livres dites *Bibliothèques des chemins de fer*. Il y a là, indépendamment des journaux du jour et des feuilles illustrées, quelques milliers de romans alléchants sous leurs couvertures bariolées et leurs titres à qui mieux mieux fantaisistes. On ne se figure pas tout ce qu'il se débite là quotidiennement, de livres fades et de journaux empoisonneurs. C'est l'étalage de la curiosité malsaine et à bon marché surgissant juste au moment où le voyageur vient de retirer son ticket et se trouve embarrassé parfois de sa menue monnaie.

Et puis, il songe à ces longues heures de désœuvrement et d'ennui, où avec des compagnons silencieux peut être ou dans un compartiment vide, il savourera amèrement et longuement les heures de l'attente. C'est alors qu'il se décide à acheter un gros roman à émotion ou une brochure illustrée bien croustillante. Il les laissera traîner après lui dans la salle d'attente ou dans son compartiment, (car il rougirait de les offrir à sa femme et à ses enfants,) et d'autres, ramassant ce livre défloré et ce journal froissé, contenteront pour rien la même curiosité malsaine.

Une chose bien curieuse à étudier dans la salle d'attente et sur le quai de l'embarcadère, c'est la tendance instinctive qui groupe ou qui éloigne certaines catégories de personnes. Généralement, les fumeurs fuient comme peste les wagons où montent les dames, les ecclésiastiques et les gens âgés ; et tous font le vide autour des nourrices et des nourrissons, société dont les inconvénients sont aussi connus que redoutés par les voyageurs de toutes les classes. Il en est de même des gens portant paniers de provisions plus ou moins avariées par la chaleur et de ceux qui, abusant de la tolérance des employés, sont encombrés de colis dits portatifs et de menus bagages qui font étouffer pour peu que le compartiment se complète.

Cet inconvénient est particulièrement sensible dans les convois qu'on est convenu d'appeler, par le plus traître euphémisme qui fut jamais, des *trains de plaisir* et qui ne sont en réalité que d'abominables trains de fatigue. Figurez-vous un ukase des compagnies de chemin de fer imprimé en lettre flamboyantes et annonçant une diminution de 50 pour 100 sur le tarif ordinaire. Pour peu qu'on ait envie de voir les grandes eaux de Versailles et de St. Cloud, une grande revue au Champ de Mars,

le passage d'un souverain, le déploiement d'une cérémonie religieuse, ou une fête de campagne, voilà toutes les petites bourses qui tintent comme d'elles-mêmes et une foule de braves gens qui brûlent de partir.

Au jour dit, à l'heure précise, la compagnie tient parole : les employés sont là qui encaissent la monnaie avec des sourires qui ne promettent rien de bon : d'autres font circuler la multitude affolée et impatiente, raides et solennels comme des bienfaiteurs avec leurs obligés. Une longue file de voitures sont alignées sous la voûte de verre... On monte, on monte, et l'on s'accomode de son mieux d'abord : mais la foule augmente toujours et l'on est 40 là où l'on avait espéré n'être que dix. Les inflexibles employés font se tasser toutes ces belles robes et tous ces chapeaux neufs : ils sont intraitables tant que le compartiment n'est pas *complet*. Et Dieu sait ce qu'est un compartiment complet, en pareil cas, avec les menus bagages et les provisions de bouche ! Infortunées familles, malheureux camarades, qui comptiez voyager ensemble et qui arrivez sur la fin ! on vous égrène, on vous sépare brutalement pour vous hisser, qui dans le premier, qui dans le cinquième, qui dans le dixième wagon, sous prétexte qu'il y a encore là une place à prendre ! et c'est ainsi que la compagnie, sans beaucoup plus de voitures et par conséquent sans beaucoup plus de dépense et de charbon, conduit des multitudes avec des bénéfices nets qu'elle n'eut jamais atteints sous le tarif ordinaire.

Là où cette piperie peut s'étudier le plus facilement, c'est le dimanche, à Paris, à l'heure des trains de banlieue. Cela s'appelle, en bon parisien, des *parties de campagnes*, et il est impossible d'imaginer l'ennui organisé avec plus de frais et plus de tapage.

Ce jour là, il faut se lever à quatre heures du matin ; car les pauvres achètent tous leurs plaisirs et il y a toujours—pour paraître—quelque chiffon à repasser au dernier moment, quelques garniture à coudre. Au départ, il est vrai l'on s'égaie un peu. Ce Paris en brume rose des matins de juillet, les gares pleines de toilettes claires, la campagne déroulée aux vitres du wagon, puis ce grand bain d'air pur trempé d'eau de Seine, vivifié par un coin de bois, parfumé de prés en fleurs, de blés en épis, tout cela étourdit le parisien une minute.

Mais l'écoeurement vient bien vite à qui garde encore assez d'âme pour être blasé. Car ce sont là de ces amusements, dont on peut dire que plus ça change, plus c'est la même chose. Le Parisien n'aime pas sincèrement la campagne. Là, comme ailleurs, il ne voit qu'un public à chercher, qu'une pose à prendre ; et quand vêtu de gris, guêtré de gris, un petit chapeau sur l'oreille, un

pardessus clair sur le bras, il s'arrête devant une guinguette à friture, ou à proximité d'une fête de pays, il se figure que le théâtre représente une campagne de la banlieue et qu'il joue un des rôles de villégiateurs qu'il a entendus à son théâtre préféré.

Quant à la Parisienne, elle avouerait, si elle l'osait, que les trains de plaisir la fatiguent plus que toute une semaine d'atelier, que les tirs aux macarons sont stupides, que les chevaux de bois lui font horreur, que les mirlitons lui portent sur les nerfs et que ces dimanches promenés bruyamment dans des rues de villages avinés lui causent une immense tristesse.

Et puis n'a-t-elle pas entrevu aussi, la pauvre ouvrière, le vrai luxe, la vraie campagne ? N'est-elle pas passée rêveuse devant la grille d'un parc seigneurial, à deux pas d'une villa aux arbres majestueux, aux allées sablées bordées de vases et d'orangers, aux pièces d'eau se moirant sous la brise !... Voilà ce qu'elle aimerait : voilà comment elle comprendrait la campagne ! Et ces visions de luxe rendront cette fin de dimanche encore plus lugubre, jusqu'à ce que le retour achève de la navrer.

Elles sont si terriblement encombrées et étouffantes ces soirs là, les petites gares des environs de Paris ! Que de joie factices que de rires bêtes, que de chansons exténuées, à bout de voix, n'ayant plus que la force de hurler !... C'est pour le coup que le Parisien hâbleur se sent dans son élément. Il peut se bousculer autour du guichet, s'indigner des retards du train, prendre à partie le chef de gare, la compagnie, le gouvernement, dire tout haut à un camarade de façon à être entendu de ses voisins :

—“ Hein ?... si une chose comme ça se passait en Amérique !...”
Ce qui, grâce à la mimique expressive de l'autre, fait supposer autour d'eux que ces messieurs savent exactement ce qui arriverait en Amérique, en pareil cas. Or ils l'ignorent aussi absolument l'un que l'autre : mais dans la foule, cela les pose.

Assise sur un banc, son bouquet fané sur les genoux, l'ouvrière du *train de plaisir* reste là comme anéantie au milieu de ce tumulte, dans la longue attente des convois du soir. De la gare, éclairée d'une lampe unique, elle aperçoit dehors les massifs pleins d'ombres, troués çà et là par les dernières illuminations de la fête, une rue de campagne noire, des groupes avinés qui arrivent, un reverbère tendu sur un quai désert.

De temps en temps, derrière les portes vitrées, un train passe sans s'arrêter dans un éclaboussement de charbons enflammés, dans un débordement de vapeur. Alors, éclate dans la gare une tempête de cris et de trépignements, le tout dominé par la fausset de quelque petit bourgeois qui clame : “ Enfoncez les portes ! en-

foncez les portes ! ” ce qu’il se garderait bien de faire lui-même, parce qu’il a une peur bleue des gendarmes. Au bout d’un moment, la tempête s’apaise. Les femmes fatiguées, décoiffées par le grand air, s’endorment sur les bancs. Il y a des robes chiffonnées, des effets déchirés, des toilettes blanches décolletées pleines de poussière.

Car c’est bien là surtout le royaume de la poussière. Elle tombe de tous les vêtements, monte de toutes les chaussures, obscurcit la lampe, trouble les yeux et forme comme un nuage sur l’éreintement des figures. Les wagons où l’on monte enfin en sont imprégnés aussi... On ouvre les vitres : on regarde filer dehors les plaines noires, une ligne d’ombre sans fin. Puis, comme des étoiles innombrables, les premiers reverbères des boulevards extérieurs se dressent près des fortifications. C’est la grande gare : c’est Paris ; et dès lors la terrible journée de repos de ces pauvres gens est finie.

Paris, décembre 1877.

TH. B.

TABLE DES MATIÈRES.

JANVIER.

	PAGES
Don Garcia Moreno, Président de l'Equateur, J. Desrosiers...	5
L'Église et l'État, R. P. Liberatore, S. J.....	22
Le Marquis de Montcalm, Ch. De Bonnechose.	31
L'Église et le monde intellectuel (Trad. par A. de B.) R. P. Thébaud, S. J.....	44
La légende de Séraphine la Véronique, traduction du Comte Del Monieri.....	58
Lettres inédites de Madame de Sévigné à sa fille.....	67
Chronique Parisienne, Th. B.....	69
Chronique du mois, P. Hudon.....	76

FÉVRIER.

Le Christianisme dans l'Histoire, F. X. Demers.....	81
Le Marquis de Montcalm, Ch. De Bonnechose.....	93
L'Église et l'État, R. P. Liberatore, S. J.....	109
Le Pays des Fourrures, Jules Verne	115
Mathilde de Canosse, Père Bresciani.....	125
Bibliographie, A. B. R.....	139
Quelques réflexions sur Shakespeare, Louis Veillot.....	145
Chronique Parisienne, Th. B.....	149
Chronique du mois, P. Hudon.....	155

MARS.

Le Christianisme dans l'Histoire, F. X. Demers.....	161
Le Marquis de Montcalm, Ch. De Bonnechose.....	173
Notre-Dame de la Guadeloupe du Mexique, Ls G. Gladu, O. M. I.	192

Le Pays des Fourrures, Jules Verne	206
Mathilde de Canosse, Père Bresciani.....	219
Bibliographie, P. H.....	227
Chronique Parisienne, Th. B.....	228
Chronique du mois, P. Hudon.....	235

AVRIL.

Louis-Vital Baugy, Joseph Tassé.....	241
Le Christianisme dans l'Histoire, F. X. Demers.....	251
La Question d'Orient et Constantinople, Alphonse Gagnon.....	264
Le froid, Benjamin Sulte	271
La Vie Domestique, A. B. R.....	275
Ce que coûte la guerre, Comte del Monieri.....	282
L'Église et l'État, R. P. Liberatore, S. J	286
Le Pays des Fourrures, Jules Verne..	296
Chronique Parisienne, Th. B.....	310
Chronique du Mois, P. Hudon.	317

MAI.

Louis-Vital Baugy, Joseph Tassé	321
L'Aveuglement Scientifique, R. P. Ignace Charbonnelle, S. J..	337
Le Christianisme dans l'Histoire, F. X. Demers.....	347
Simple Histoire, Comte del Monieri.	359
L'Église et l'État, R. P. Liberatore, S. J.....	369
Le Pays des Fourrures, Jules Verne.....	380
Chronique Parisienne, Th. B.....	390
Chronique du Mois, P. Hudon.....	397

JUIN.

L'Océan (Traduit du Recueil du Colonel Patten) Napoléon Legendre.....	401
L'Aveuglement Scientifique, R. P. Ignace Charbonnelle, S. J..	402
De la musique religieuse, C. M. Panneton.....	407
Le Christianisme dans l'Histoire, F. X. Demers	415
L'Église et l'État, P. Liberatore, S. J	426
Joseph Robidou, Joseph Tassé.	440
Le Pays des Fourrures.....	449
Mathilde de Canosse, Père Bresciani	464
Chronique Parisienne, Th. B.....	475

JUILLET.

Le Christianisme dans l'Histoire, F. X. Demers.....	481
Deux Romans de M. Marmette, J. O. Fontaine.....	491
Autour de mes livres, J. A. N. Provencher.....	503
L'Église et l'État, P. Liberatore, S. J.....	520
Le Pays des Fourrures, Jules Verne.....	530
La Sépulture des Machabées, E.....	546
Chronique Parisienne, Ph. B.....	549
Chronique du mois, P. H.....	556

AOUT.

La Botanique en 1876, R. P. Bellynck, S. J.....	561
La Chambre des Communes, <i>Revue Britannique</i>	580
Le Christianisme dans l'Histoire, F. X. Demers.....	593
L'Église et l'État, R. P. Liberatore, S. J.....	602
La Grande Chambre, Comte del Monieri.....	610
Le Pays des Fourrures, Jules Verne.....	616
Chronique Parisienne, Th. B.....	628
Chronique du Mois, P. Hudon.....	635

SEPTEMBRE.

L'Aveuglement Scientifique, R. P. Ignace Charbonnelle, S. J..	641
Le Christianisme dans l'Histoire, F. X. Demers.....	650
M. Marmette ; l'Intendant Bigot-Montréal, 1872, J. O. Fontaine	659
La Chambre des Communes, <i>Revue Britannique</i>	668
M. Thiers, A. de B.....	683
Chronique Parisienne, Th. B.....	710
Chronique du Mois, P. Hudon.....	717

OCTOBRE.

M. Thiers, A. de B.....	721
La Musique dans la Liturgie, R. O. P.....	738
Douil et Joie, Comte del Monieri.....	744
L'Église et l'État, R. P. Liberatore, S. J.....	752
L'Aveuglement Scientifique, R. P. Ignace Charbonnelle, S. J..	760
Le Pays des Fourrures, Jules Verne.....	776
La Nuit porte conseil, Jean Grange.....	786
Chronique Parisienne, Th. B.....	789
Chronique du Mois, P. Hudon.....	796
Programme de l'Institut Canadien de Québec.....	800

NOVEMBRE.

Le Christianisme dans l'Histoire, F. X. Demers.....	801
Deuil et Joie, Comte del Monierie	813
M. Thiers, A. de B.....	823
Chronique Trifluvienne, Benjamin Sulte	834
Journal d'une Religieuse Missionnaire au Fort Vancouver, Sœur Rose de Marie, née Tessier	844
L'Église et l'État, R. P. Liberatore, S. J.....	851
Le Pays des Fourrures, Jules Verne.....	858
Lauda, Sion, Jean Grange.....	871
Chronique Parisienne,, Th. B.....	875

DÉCEMBRE.

Chronique Trifluvienne, Benjamin Sulte.....	881
M. Thiers, A. de B.....	891
Journal d'une Religieuse Missionnaire au Fort Vancouver, Sœur Rose de Marie, née Tessier.....	899
Causerie avec moi-même, ***	901
L'Église et l'État, R. P. Liberatore, S. J.....	911
Le Pays des Fourrures, Jules Verne.....	930
Revue Bibliographique ***	957
Chronique Parisienne, Th. B.....	950
Table des Matières.....	957
